

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'œuvre d'Erasme

Transformation économique de la Belgique

En quelques lignes...

Un déchu de la gloire : Béranger

Le roman poétique

Nouvelles expériences sur la « télépathie » et la « clairvoyance »

Stephan ZWEIG

Baron SNOY d'OPPUERS

* * *

Maurice DULLAERT

Robert POULET

Comte PEROVSKY

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Évêques : Lettre de S. Exc. Mgr Rasneur, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Catholiques belges, souvenez-vous, ces jours-ci, de tout ce que vous devez à l'Université de Louvain, la seule université catholique complète! Que serions-nous sans Louvain? Louvain est la citadelle que les catholiques du monde entier nous envient. Grâce à Louvain, partout, en Belgique, dans tous les domaines, on trouve des catholiques au premier rang. Louvain fournit la preuve — et avec quel éclat! — que le catholicisme est un principe de vie, un stimulant de premier ordre. Louvain forme l'élite catholique belge aux carrières libérales et à toutes les fonctions dirigeantes de notre pays. Mais Louvain est aussi, et avant tout même, un haut lieu de la science où la recherche de la vérité se poursuit avec une noble passion. Dieu a voulu que l'intelligence humaine ne découvrit que progressivement les beautés de la création et les ressources merveilleuses qu'elle renferme. La première tâche d'une université est de promouvoir le progrès dans la connaissance de l'œuvre divine. Fidèle à cette mission, Louvain ne le cède à aucune autre université dans son amour de la science pour la science, c'est-à-dire, dans l'économie catholique, de la science tournant à la louange du Créateur de tout le connaissable.

Recherche scientifique d'abord, puis formation intellectuelle de l'élite. En donnant aux jeunes intellectuels catholiques une nourriture scientifique de premier ordre mais maintenue dans une synthèse catholique, absorbée dans une atmosphère catholique, assimilée dans un climat catholique, Louvain est en même temps le cerveau et le cœur de l'Église de Belgique. Peut-on imaginer apologetique plus éloquente et plus probante que le spectacle de ces savants, reconnus et salués comme des maîtres dans le monde entier, et dont la vie fournit la preuve par le fait de l'harmonie entre la Science et la Foi? Et quelle serait la place du catholicisme en Belgique si, au sortir de nos collègues, les futurs avocats, médecins, ingénieurs, professeurs ne trouvaient pas, pour se former, l'université catholique qui leur fournit, non pas une science catholique — fausse idée claire — mais la science tout court, la vérité scientifique éclairée catholiquement si on peut dire. Si la Foi est le bien suprême, si connaître notre destinée, et y tendre, aidée par la grâce, sont l'essentiel, une formation universitaire respectant cet essentiel est évidemment un bien inestimable. Comment éviter, sans cela, que cette Foi ne soit étouffée et tuée dans d'innombrables âmes? Que de reniements, que d'apostasies causés par la formation universitaire neutre ou anticatholique de jeunes esprits incapables — et ils le sont en principe tous — de subir, sans dommages mortels, un développement intellectuel ignorant et méconnaissant la doctrine catholique, quand il ne s'y oppose pas?

Louvain nous préserve de ce mal affreux. Jamais nous ne serons assez reconnaissants à Louvain de l'extraordinaire éclat de la religion chez nous car la vitalité catholique belge dépend avant tout de Louvain. Il y a quelques années, une des meilleures têtes du catholicisme contemporain, Hilaire Belloc, terminait un maître

livre — *Europe and the Faith* — par ces mots : *Europe will return to the Faith, or she will perish. The Faith is Europe. And Europe is the Faith.* Ou l'Europe retournera à la Foi, ou elle périra. La Foi, c'est l'Europe. Et l'Europe c'est la Foi. *Europe is the Faith*, formule intraduisible dans sa concision. L'Évangile a fait l'Europe. Sans l'Église il n'y aurait pas de civilisation occidentale. Pour nous, Belges, cela signifie que la Belgique, c'est le catholicisme. Or, dans notre pays, la grande force de l'Église — et donc, pratiquement, en raccourci : l'Église — c'est l'enseignement libre catholique, et celui-ci c'est Louvain. De là, la formule qui devrait exprimer la conviction profonde de tout catholique : la Belgique sera ce que Louvain la fera, LA BELGIQUE, C'EST LOUVAIN!

* * *

Mais Louvain coûte très cher. Il faut des millions et des millions chaque année pour combler le déficit, la différence entre les dépenses ordinaires, d'une part (18 millions); les subsides et les droits d'inscription des étudiants, d'autre part. Et puis il y a les besoins nés de la nécessité de se perfectionner, de se renouveler, de répondre toujours mieux aux exigences scientifiques les plus modernes. Catholiques, donnez donc généreusement pour soutenir ce dont la Belgique a besoin AVANT TOUT : la formation catholique de son élite!

En ce qui nous concerne, depuis la fondation de cette revue, œuvre d'apostolat intellectuel, et pendant les quatorze années de son existence, nous nous sommes appliqués à ne négliger aucune occasion de « servir » de notre mieux, par reconnaissance et parce que Louvain est l'âme même de tout apostolat intellectuel chez nous, cette Université catholique, notre gloire et notre sauvegarde.

La baisse de la livre sterling touche particulièrement la Belgique et risque de neutraliser, en quelques jours, l'essentiel de l'énergique et tenace effort de déflation tenté chez nous. Si seulement la France, la plus importante nation du Bloc-Or, nous traitait moins durement! M. Wladimir d'Ormesson s'est fait l'écho de nos doléances en exposant aux lecteurs de *Figaro* « le point de vue belge ». Il a tort toutefois de ne parler que de nos griefs économiques. On nous reprocha — dernièrement... — de mêler des « considérations mercantiles » à des préoccupations patriotiques. Regrettons que M. d'Ormesson n'ait pas développé les raisons morales qui « portent » nos considérations mercantiles et se soit contenté de noter : « ce point de vue, pourtant (le belge), il faut l'écouter sérieusement. Tout nous y invite. D'abord l'amitié fraternelle, qui nous lie à ce peuple belge qui souffre si durement aujourd'hui. Ensuite nos propres intérêts ».

L'amitié fraternelle! Et oui, et la reconnaissance, et les promesses prodiguées pendant la guerre et après la guerre! Nous avons sauvé la France en 1914, on a juré de ne jamais l'oublier, « l'exemple magnifique et qui à jamais rayonnera dans l'histoire », comme on disait, hier encore, à l'Académie française. Nous couvrons

toujours la France en nous saignant aux quatre veines pour assurer la défense de nos frontières. Mais si on décore nos bourgmestres et si on couronne des livres glorifiant le roi Albert en affirmant que « l'Académie voudrait avoir ainsi acquitté envers le Roi-chevalier et son peuple un peu de la reconnaissance française », cette reconnaissance française n'hésite pas à opposer quotidiennement à notre activité 2,000 contingents!

MM. Theunis et Hymans vont bientôt se rendre à Paris. Si la France ne nous ouvre pas davantage ses frontières, le franc belge ne tiendra pas et le franc français en subira le contre-coup...

Le Livre blanc anglais marque décidément un revirement britannique de première importance. La Grande-Bretagne s'oppose, enfin! à la politique allemande. Trop tard, hélas pour empêcher le réarmement allemand! Trop tard, pour éviter la nouvelle course aux armements à laquelle nous assistons. Mais si l'Angleterre reste ferme et s'entend avec la France, la menace prussienne sera contenue.

Contrairement à ce que l'on pouvait craindre, M. Paul Struye applaudit à l'accroissement des moyens militaires de la Grande-Bretagne, par contre il trouve le maréchal Pétain trop alarmant.

Il écrit dans la *Libre Belgique* :

Mais il est paradoxal et tragique de constater que seize ans après la guerre, tandis que l'opinion unanime en Allemagne est que la France est armée « jusqu'aux dents », les plus hautes autorités françaises expriment la conviction que la France est moins armée que l'Allemagne... De part et d'autre, donc, la doctrine officielle est qu'on n'est pas en sécurité et qu'il faut accroître ses armements. Mais qui ne voit que l'on se trouve là dans un engrenage sans fin — car plus on armera dans l'un des deux pays, plus l'on accroîtra l'inquiétude de l'autre et plus on le provoquera à augmenter son propre appareil militaire?

Toujours le même sophisme qui raisonne en faisant abstraction de la *qualité* de ce dont on parle. Mettre sur le même pied l'opinion allemande et l'opinion française, le sentiment trop légitime de l'insécurité française et le sentiment factice d'une prétendue insécurité allemande, est injustifiable. L'opinion unanime allemande — égarée par ses chefs — se trompe. Ni la France, ni personne au monde ne menace l'Allemagne. Tandis que cette France n'a que trop raison d'être inquiète : la menace prussienne se précisant chaque jour.

* * *

M. Paul Struye continue :

Rien n'établit de façon plus décisive la faute impardonnable qu'on a commise il y a six ou sept ans, à une époque où, suivant le maréchal Pétain lui-même, l'Allemagne avait vraiment désarmé. C'est alors qu'il eût fallu mettre sur pied une convention générale de réduction des armements mondiaux. On ne l'a, hélas! pas voulu. Sous prétexte d'assurer leur sécurité, les Etats vainqueurs ont voulu maintenir leur supériorité écrasante du moment.

Le résultat de cette politique d'antruche, nous l'avons aujourd'hui sous nos yeux : partout l'insécurité grandit. Plus on s'arme et moins on se sent tranquille... En vérité, c'est là un admirable bilan...

C'est l'Allemagne, et rien que l'Allemagne, qui n'a pas voulu qu'aboutisse une convention de réduction des armements. L'Allemagne, à un moment, non pas : « avait désarmé », mais : « était désarmée », relativement du moins. Seulement, jamais cette Allemagne ne s'est résignée à rester désarmée. L'état-major n'a cessé de travailler, d'abord lentement, puis follement, à un réarmement défendu par les traités. Le prétexte de la sécurité? Si l'Allemagne avait voulu rassurer la France, rien n'était plus facile. Mais l'Allemagne ne l'a jamais voulu : voilà le FAIT contre lequel viennent se briser tous les sophismes idéalistes et juridiques.

Et M. Struye de conclure :

En conclusion, le maréchal Pétain propose à ses compatriotes cette formule lapidaire : « Pour éviter la guerre, une seule solution : ÊTRE FORT ».

Peut-être.

Mais cette formule, qui avait cours avant 1914, n'a-t-elle pas abouti à la grande catastrophe?

Oui, à cause de la Prusse! Et si une nouvelle catastrophe s'abat sur le monde, ce sera encore à cause de cette même Prusse.

Être fort! Que la France, surtout, soit forte : la meilleure assurance contre la guerre est là. N'empêche que *Sept*, l'hebdomadaire des PP. Dominicains français, n'a pas craint d'écrire, l'autre semaine, que l'adoption du service de deux ans — trop justifié par les années creuses de la guerre — « risque de provoquer une réaction défavorable surtout à l'étranger ». Où donc, s. v. pl.? En Allemagne et rien qu'en Allemagne, dont les vues agressives seront évidemment gênées par ce non-affaiblissement de la force française. Partout ailleurs on approuvera, comme a approuvé heureusement, quelques jours plus tard, du haut de la chaire de Notre-Dame, le R. P. Gillet, maître général de l'Ordre des Dominicains. Célébrant le centenaire des Conférences inaugurées par Lacordaire, en présence du cardinal Verdier et du Nonce apostolique, le P. Gillet s'est écrié : « Permettez à un Français, chef de son Ordre, de s'adresser ce soir directement à son pays. O mon pays, vous vivez des heures difficiles! [...] Vous renforcez vos forces matérielles (vous avez raison) pour rendre vos frontières inviolables; mais les forces matérielles ne seraient rien sans les forces morales : la famille, la profession, la société. »

* * *

Sept avait publié la phrase d'un hebdomadaire anglais, le *Catholic Herald*, de Londres, désapprouvant un appel du général de Castelnau en faveur d'un renforcement de la défense française et déplorant « une pareille interprétation des paroles pontificales, surtout dans la bouche d'un soldat catholique. »

« On n'a pas le droit, ajoutait le *Catholic Herald*, sous prétexte de sécurité, de préparer l'augmentation des armements que le Souverain Pontife a condamnée!... »

Le général de Castelnau a répondu de bonne encre :

En d'autres termes : « Souffrez qu'on vous égorge au nom du Saint-Père ! »

Eh bien! non, jamais! Jamais le Père commun des fidèles n'a dit ni voulu cela. Cette « invitation à la valse » des sacrifices sur l'autel de la paix, nous la connaissons, hélas! en France, depuis de longs jours; il ne faut plus nous la faire.

Mais que feront donc ces bons coreligionnaires du *Catholic Herald* maintenant que c'est leur propre pays qui décide d'accroître considérablement son armement?! Où donc ces idéalistes et ces chevaucheurs de chimères ont-ils trouvé des textes du Saint-Père condamnant une augmentation des armements en vue de mieux assurer une sécurité menacée? La course aux armements est une folie, mais si elle se court, si une nation décide de la courir, au nom de quels principes de la morale chrétienne, de quels textes authentiques des encycliques, condamnera-t-on les voisins que cette nation menace et qui, pour sauvegarder leur indépendance, se résignent à subir la course et consentent les plus durs sacrifices pour ne pas se laisser distancer?...

Les socialistes veulent donc se compter à Bruxelles, et arguer d'une avance éventuelle dans les voix recueillies pour généraliser le cas, affirmer qu'il y a une « marée rouge » et demander la dissolution.

Pour déjouer la manœuvre il y a deux moyens : ou bien opposer

au citoyen Spaak un candidat national qui, en réunissant sur son nom les voix catholiques et libérales, battrait le grand bourgeois communiste. Ou bien, noyer proprement le dit M. Spaak en engageant tout le monde à voter pour lui ce qui changerait la comédie en vaudeville.

La solution du candidat national nous semble impraticable, d'autant plus que l'interdiction de la manifestation flamande ayant indisposé les électeurs flamands de l'arrondissement, on ne voit pas quel candidat pourrait bien convenir à tout le monde.

D'autant plus que c'est à Bruxelles que la démagogie et le négativisme de M. Paul Crokaert ont fait le plus de mal.

Mais le : « Votez tous pour Spaak ! », nous paraît indiqué. Qu'une énorme majorité, une quasi-unanimité élise le citoyen Spaak et ce sera un bel éclat de rire. La comédie socialiste n'aura alors, en fin de compte, servi qu'à alimenter pendant quarante jours les imprimeries de la capitale. Car cela fait beaucoup de papier imprimé, une élection !

On a reparlé ces temps-ci, en France, à propos de scrutins parlementaires assez confus d'ailleurs, et qui visaient, parfois, le contraire de ce qu'ils affirmaient, du vote des femmes.

Nous avons toujours été opposé, et nous restons opposé au vote des femmes en vertu d'un argument très simple. Nous croyons que le suffrage universel pur et simple, le régime électif tel qu'il fonctionne, est une sottise. L'étendre aux femmes, c'est étendre un mal. Même si, en communiquant la maladie à ceux qui n'en sont pas encore atteints, il devait en résulter un bien passager, nous estimons que le mal qui en résulterait à la longue serait trop profond pour justifier la poursuite du bien immédiat.

Si, personnellement, je suis hostile au vote immédiat de la réforme, — écrit M. de Kerillis dans l'Echo de Paris, — je ne suis pas formellement hostile au principe, bien loin de là, et je ne suis nullement gêné pour présenter impartialement les deux thèses qui, toutes les deux, il faut en convenir, sont parfaitement défendables.

Défendables ? Sans doute, tout peut se soutenir et l'expérience du vote féminin est une de ces aventures que l'on peut faire courir aux peuples sans heurter ni le dogme, ni la morale. Mais, oserons-nous dire, en défiant la raison... Seulement, M. de Kerillis, partisan d'un parlementarisme libéral, d'une démocratie politique plus ou moins organisée, pourrait difficilement contredire le principe même du vote féminin.

* * *

Contre la réforme immédiate, M. de Kerillis apporte cet argument :

L'Allemagne arme. L'Allemagne songe à la revanche. Un petit pays héroïque vient de nous montrer dans un sursaut patriotique (auquel les femmes n'ont pas eu à participer) la voie du devoir. Nous allons avoir à prendre des responsabilités dont dépendra l'existence de la patrie. Nos fautes pourraient être payées par notre sang, par nos vies, notre sang, à nous, les hommes. Ce n'est pas le moment des expériences féministes, expériences effarantes qui consistent, ni plus ni moins, à livrer le pouvoir politique et les décisions suprêmes aux femmes, puisqu'elles sont plus nombreuses que les hommes. C'est plutôt le moment de crier : « Debout les mâles ! »

L'argument ne nous paraît pas probant du tout. Il est très possible que si le referendum suisse avait fait appel aux femmes comme aux hommes, la majorité en faveur d'un renforcement de la défense suisse eût été bien plus grande. C'est le principe électif même, qui soumet tout à tout le monde supposé également compétent, qui nous paraît déraisonnable, surtout dans un grand pays ou dans des contrées à population dense où joue particulièrement le coefficient « excitation des passions ».

Il y a, dans le discours que M. Baldwin a prononcé à la Chambre des Communes pour défendre le Livre Blanc et l'augmentation des crédits militaires anglais, un bien curieux passage :

La plus grande erreur qui ait été commise après la guerre a été de dire que le monde était mûr pour la démocratie. Le monde n'a jamais été moins mûr pour la démocratie qu'il ne l'est aujourd'hui.

Evidemment, il faudrait savoir ce que M. Baldwin entend exactement par démocratie. On croit comprendre que, pour lui, ce terme équivoque signifie fraternité, pacifisme, paix. La démocratie ? Une partie de l'Europe ne l'a que trop connue avant la guerre. Cette démocratie-là, en France surtout, attira l'invasion comme le gouffre appelle le torrent, parce que cette démocratie-là corrode et mine, illusionne et énerve. Pour les besoins de la propagande dans la lutte contre l'Empire prussien on inventa la formule erronée et absurde de : « La guerre pour la démocratie contre l'impérialisme militariste ! » Après la guerre, cette démocratie accumula les preuves de son impuissance. La réaction s'étale sous nos yeux, en Italie, en Allemagne, en France demain... espérons-le !

Mûr pour la démocratie ? Le monde ne le sera jamais. Même un Univers chrétien, où la fraternité chrétienne règnerait comme elle n'a jamais régné et où la paix serait exaltée par tous comme le meilleur des biens, ne serait pas mûr pour la démocratie, car des institutions démocratiques — tout le monde décidant également de tout — auraient tôt fait, par le déchaînement des passions qu'elles provoquent inévitablement, de rallumer les haines et d'engendrer la guerre...

Nous publions dans ce numéro un intéressant chapitre de l'Erasmisme de M. Stephan Zweig, dont la traduction française paraîtra bientôt. M. Zweig y montre, une fois de plus, ses brillantes qualités de biographe. Les pages que nous donnons établissent nettement que si Erasme n'a pas voulu ce qui allait être la Réforme, il a tout fait pour que cette Réforme se fit. C'est un des nombreux exemples où, en poursuivant d'une certaine manière un but légitime, on obtient un résultat tout différent, celui-là même que l'on voulait, très sincèrement, éviter.

Dans une interview accordée à l'hebdomadaire 1935, M. Louis Madelin vient de rappeler comment la Révolution française fut, elle aussi, tout autre chose que ce que voulait le peuple français :

La masse du peuple français était fermement royaliste au début de la Révolution. En 1789, la République n'était souhaitée par personne. D'ailleurs personne — sauf quelques idéologues — ne savait exactement ce que c'était. De plus, les Français étaient très attachés à la dynastie. Louis XVI fut peut-être le roi qui a été le plus aimé de son peuple. La Révolution, on voulait la faire contre la noblesse, contre le clergé, contre les privilégiés, mais avec le Roi...

En 1789, continue M. Madelin, le peuple français, qui était écrasé d'impôts, n'exigeait qu'une chose : l'abolition des immunités fiscales. Il réclamait somme toute les mesures que Colbert avait proposées à Louis XVI. Il voulait l'égalité ; une révolution sociale : oui, une révolution politique : non. Et pour obtenir satisfaction, il ne comptait que sur le Roi. Dès le 4 août, ce qui restait de féodalité était détruit, il n'y avait plus de privilèges. La masse était satisfaite. Pour elle la Révolution était terminée. Or, on nous avait dit que ce qui avait poussé le peuple en 1789, c'était la haine du « despotisme » et que le peuple avait voulu renverser le despote par amour de la liberté. Quelle fable ! Dans les Cahiers des paroisses on ne trouve presque pas le mot de « liberté ». Quand il y est, le plus souvent, c'est qu'il a été ajouté après. La liberté est la chose du monde qui importe le moins aux Français.

Mais de même qu'Erasme ne soupçonnait pas à quel point son action soutenait l'ensemble des forces destructrices à l'œuvre autour de lui, de même les partisans de l'égalité, en 1789, ne se doutaient pas à quel torrent ils ouvraient les vannes...

L'œuvre d'Erasmus

Après l'Erasmus de M. Th. Quoniam, voici que paraîtra bientôt, chez Grasset, à Paris, la traduction française de l'Erasmus de Stephan Zweig. Du chapitre inédit dont nos lecteurs ont aujourd'hui la primeur, il ressort clairement que le prince des humanistes fut, malgré ses intentions, — par manque de véritable « sens catholique » et même par manque de psychologie et de vulgaire bon sens — le fourrier d'une réforme qui, en appliquant à un mal trop certain un remède bien pire que le mal, déchira la chrétienté et prépara, en s'imaginant rendre à l'Europe le sens de l'Évangile et du message chrétien, la mortelle déchristianisation qui la tue lentement depuis quatre siècles. Zweig a raison : Luther récolte ce qu'avait semé Erasmus, quitte à reconnaître que la récolte n'était pas du tout ce qu'Erasmus, dans son idéalisme humaniste et sa candeur de lettré, avait prévu en semant. Il n'en va que trop souvent ainsi. Descartes, non plus, ne s'était pas douté de ce qu'allait produire de néfaste sa « réforme » philosophique et n'avait pas prévu tout ce qui sortirait de son : Je pense, donc je suis. Et ce n'est pas parce que les critiques d'un Erasmus ou d'un Descartes étaient en partie justifiées, ce n'est pas parce qu'elles ont conduit la théologie et la discipline catholiques à se réformer heureusement, et la philosophie scolastique à corriger un verbalisme stérile, qu'il faudrait perdre de vue le mal immense qu'à côté de ce bien ces critiques ont causé, les ruines qu'elles ont accumulées et qui nous entourent encore...

C'est une chance pour un artiste que de trouver un thème dans lequel il puisse réunir harmonieusement la somme de ses dons naturels. Erasmus y est parvenu dans son *Eloge de la Folie* grâce à une inspiration particulièrement heureuse et éblouissante; on y rencontre l'érudit, le censeur rigoureux, le satirique mordant en un coudolement fraternel, et dans aucune autre de ses œuvres le talent d'Erasmus ne s'affirme avec autant de force que dans celle-ci, la plus célèbre et aussi la seule qui n'ait pas vieilli. Ce trait qui atteignait ses contemporains en plein cœur, Erasmus le lança d'une main légère, presque en se jouant; c'est en sept jours qu'il écrivit ce brillant *Satyricon*, à seule fin, semble-t-il, de soulager son cœur. Mais précisément cette facilité lui donna des ailes et cette insouciance valut un essor plus libre à sa pensée. Erasmus était alors âgé de plus de quarante ans; non seulement il avait énormément lu et écrit, mais encore il avait sondé les profondeurs de l'humanité de son froid regard de sceptique. Il ne la trouvait pas du tout à son gré. Il voyait combien la raison avait peu de pouvoir sur le monde; la confusion qui y régnait lui semblait insensée; où qu'il se tournât, il voyait, comme il est dit dans les sonnets de Shakespeare, que :

....le mérite est né mendiant
Et n'est que peu de chose, considéré dans tout son éclat,
Et l'art est prisonnier du pouvoir
Et l'esprit a perdu ses droits
Et la simple honnêteté passe pour de la niaiserie.

Celui qui, à son exemple, a longtemps souffert de la pauvreté, longtemps végété dans l'obscurité et mendié son pain à la porte des puissants, celui-là a le cœur rempli d'amertume, il connaît

l'injustice et l'imbécillité de tous les actes des hommes et souvent ses lèvres frémissent de colère, tandis qu'il étouffe un cri de rage. Mais Erasmus, nous l'avons dit n'est pas une nature révolutionnaire : l'accusation véhémement pathétique ne convient pas à ce caractère prudent et mesuré. Qu'on puisse d'un seul coup faire disparaître le mal de la surface de la terre est une belle et naïve illusion qu'il ne partage pas. A quoi bon alors se brouiller avec l'univers, se dit-il avec résignation, puisqu'on ne peut rien faire seul et qu'il est probable que le fait de tromper les autres et de se tromper soi-même sera toujours le propre de l'homme. L'être intelligent ne se plaint pas, ne s'irrite pas : l'œil sévère, la lèvre méprisante, il regarde cette folle agitation et continue tranquillement son chemin selon le « guarda e passa » de Dante.

Mais parfois, cependant, un rayon de bonne humeur vient adoucir pendant un moment le regard froid et résigné du sage; alors il sourit, et ce sourire répand sur le monde une ironique clarté. On était en 1509. Erasmus traversait les Alpes, il revenait d'Italie. Il y avait vu l'Église en pleine décadence, le pape Jules II, véritable condottiere, entouré d'hommes de guerre, des évêques se complaisant dans le luxe et la débauche au lieu de vivre dans une pauvreté apostolique; il avait été le témoin, dans ce pays ravagé par la guerre, de la fureur criminelle des princes qui se déchiraient entre eux comme des loups affamés; de l'arrogance des grands, de l'effrayante misère du peuple; une fois de plus, il avait sondé du regard l'abîme de la stupidité humaine. Mais à présent tout cela était loin, loin comme ce sombre nuage là-bas derrière la crête ensoleillée des Alpes; Erasmus, l'érudit, l'ami des livres, était en selle; par un heureux hasard, il n'emportait pas avec lui son bagage philologique, les codices et les parchemins qui excitaient d'ordinaire sa curiosité de commentateur. Son esprit était aussi libre que l'air pur qu'il respirait, il se sentait d'humeur joyeuse et badine; c'est alors qu'une idée, ravissante comme un papillon multicolore, lui traversa l'esprit et il la rapporta avec lui de cet heureux voyage. A peine arrivé en Angleterre, dans la claire et intime maison de campagne de Thomas More, il jette sur le papier cette satire destinée à égayer ses amis et à laquelle il donne comme titre en l'honneur de More : « *Encomium moriæ* » (en latin : *Laus Stultitiæ*, ce qu'on ne saurait traduire que par *Eloge de la Folie*).

Comparé aux ouvrages principaux d'Erasmus, graves, sévères, d'une érudition chargée, surchargée même, ce petit *satyricon* impertinent a quelque chose de svelte, de sautillant, d'exubérant et de jeune. Mais ce n'est ni l'ampleur ni le poids qui assurent l'immortalité aux œuvres d'art; de même que dans le domaine de la politique un mot juste, un trait d'esprit acéré a souvent plus de portée qu'un discours à la Démosthène, de même, dans le domaine des lettres, les livres de petit format survivent souvent aux gros in-folio. Des cent quatre-vingts volumes dont Voltaire est l'auteur, il n'y a vraiment que *Candide* qui soit resté vivant; des innombrables livres dus à la plume féconde d'Erasmus, il n'y a que cet enfant du hasard à l'humeur joyeuse, il n'y a que cette œuvre d'un esprit étincelant : *Laus Stultitiæ*, que l'on n'ait pas oubliée.

Ce qu'il y a d'unique et d'inimitable dans cet ouvrage, c'est l'adroite et géniale mascarade à laquelle l'auteur nous fait assister : Erasme ne prend pas lui-même la parole pour dire leurs vérités aux puissants de la terre, mais il fait monter en chaire à sa place « Stultitia », la Folie, afin qu'elle y fasse son propre éloge. Il s'ensuit un amusant quiproquo. On ne sait jamais bien exactement qui a la parole : est-ce l'écrivain qui parle sérieusement, est-ce la folie en personne, à qui il faut bien pardonner les insolences les plus brutales ? Grâce à cette ambiguïté, Erasme se crée une position inattaquable qui lui permet toutes les audaces. Son opinion personnelle demeure insaisissable et si quelqu'un s'avisait de vouloir lui chercher noise en raison de ces sarcasmes amers, de ces coups de fouet cinglants, qu'il distribue si généreusement autour de lui, il pourrait se défendre en répliquant avec moquerie : « Ce n'est pas moi qui ai dit cela, mais Dame Stultitia; et qui prendrait au sérieux les discours d'une folle ? » Critiquer leur époque, en des temps de censure et d'inquisition, au moyen de l'ironie et de symboles, fut toujours la tactique des esprits libres, mais rarement on usa de ce droit sacré des fous à la libre parole d'une façon aussi habile qu'Erasme dans cette satire, qui représente le premier ouvrage, l'œuvre la plus hardie et en même temps la plus artistique de sa génération. Le sérieux et le comique, l'érudition et le joyeux persiflage, la vérité et l'exagération y forment un écheveau multicolore qui s'emmêle toujours malicieusement lorsqu'on le veut saisir et dérouler avec soin. Quand on compare pareille œuvre aux polémiques brutales, aux invectives grossières de ses contemporains, on comprend facilement que ce feu d'artifice éblouissant tiré au milieu des ténèbres de l'ignorance ait ravi et charmé tout un siècle.

La satire commence comiquement. Dame Stultitia, vêtue de la toge mais coiffée d'une marotte (c'est ainsi qu'Holbein l'a dessinée), monte en chaire et entreprend son éloge dans un discours académique. C'est elle seule, prétend-elle, qui avec ses deux serviteurs, la flatterie et l'amour-propre, fait marcher le monde : « Sans moi, pas de société, pas de lien attrayant ni durable dans la vie et en vérité les peuples ne supporteraient pas leurs princes, le maître son valet, la servante sa maîtresse, le professeur son élève, l'ami son ami, la femme son mari, l'hôte son invité, le voyageur son compagnon, bref aucun homme n'en pourrait souffrir un autre, s'ils ne se trompaient pas ou se ne flattaient les uns les autres, enfin si tout n'était pas assaisonné d'une bonne dose de folie. » Ce n'est que parce qu'il s'exagère la valeur de l'argent que le marchand prend de la peine; ce n'est que « l'attrait d'une vaine gloire », ce n'est que le mirage de l'immortalité qui incite le poète à rimer; c'est la seule démence qui donne au soldat sa bravoure. Un homme sensé fuirait les combats, ne fournirait que les efforts strictement indispensables à sa subsistance; jamais il ne lèverait le petit doigt ni ne se fatiguerait l'esprit, s'il ne germait dans sa tête un grain de folie qui lui donnât cette rage d'immortalité. Après cela, se succèdent de joyeux et pétillants paradoxes. C'est elle, Stultitia, cette généreuse dispensatrice d'illusions, et rien qu'elle, qui rend heureux; plus un homme sacrifie à ses passions, plus il mène une vie déraisonnable, plus il est heureux. En effet, les méditations et les soucis assombrissent l'âme; la joie n'est jamais dans la clairvoyance et dans la sagesse, mais toujours dans l'ivresse, l'excès, l'extravagance et l'illusion; une dose de folie est nécessaire à chaque existence digne de ce nom, et l'homme juste, l'homme clairvoyant, qui n'est pas l'esclave de ses passions, ne représente pas le type normal, mais une sorte d'anomalie. « Seul celui qui est atteint de folie peut prétendre au nom d'homme. » C'est pourquoi Stultitia s'enorgueillit d'être le véritable ressort de toute activité humaine; elle démontre avec une fallacieuse éloquence qu'à tout prendre toutes ces vertus dont le monde fait tant de cas, la clairvoyance et la perspicacité, la sincérité et l'honnêteté n'existent que pour empoisonner la vie

des hommes qui les pratiquent. Et comme en outre c'est une dame fort instruite, elle cite fièrement Sophocle à l'appui de ses dires : « La vie la plus agréable est celle qui se passe sans aucune espèce de sagesse. »

Pour confirmer sa thèse point par point, à la manière classique, elle s'empresse de produire des témoins devant son tribunal de fous. Chaque profession, dans ce long défilé, révèle la folie qui lui est propre. Les voici tous qui s'avancent, ces rhéteurs verbeux, ces juristes coupeurs de cheveux en quatre, ces philosophes dont chacun voudrait mettre l'univers dans sa poche, ces nobles arrogants, ces spéculateurs, ces scolastiques et ces écrivains, ces acteurs et ces soldats, et, pour finir, ces éternels fous du cœur, les amants, dont chacun croit voir dans l'objet aimé la somme de toutes les joies et de toutes les perfections. Grâce à l'incomparable expérience des hommes que possède Erasme, une magnifique collection de folies humaines est ainsi rassemblée; les grands comiques comme Molière ou Ben Jonson n'ont plus qu'à puiser dans un pareil théâtre de marionnettes : de ces caricatures légèrement esquissées ils feront des types vivants. Aucune variété de la folie humaine n'est oubliée ni épargnée, et c'est précisément cela qui protège Erasme : qui pourrait en effet se plaindre d'être plus particulièrement tourné en ridicule puisqu'il n'est pas une classe, une situation, une profession qui soit mieux traitée que l'autre ? Enfin et pour la première fois l'universalité d'Erasme, ses facultés intellectuelles, son esprit et son savoir, son clair regard et son humour peuvent s'exercer entièrement. Son scepticisme et les idées supérieures qu'il a sur la monde éclatent dans cet ouvrage comme les mille étincelles d'une fusée qui s'élance vers le ciel; un esprit remarquable s'affirme ici dans toute sa splendeur.

* * *

Mais, au fond, cet opuscule de modeste apparence, où il pouvait se montrer mieux que dans tout autre livre, représente aux yeux d'Erasme plus qu'un amusement : *l'Eloge de la Folie* est aussi une espèce d'auto-critique. Erasme, qui ne se trompe sur personne ni sur rien, connaissait la cause secrète de cette mystérieuse faiblesse qui l'empêchait d'être un véritable créateur; il se sentait trop de raison et trop peu de passion, il savait que sa neutralité et son art de se mettre au-dessus des choses le plaçaient en marge de la vie. La raison est toujours une force régulatrice, elle n'est jamais en soi une force créatrice; la véritable création réclame toujours la présence d'une illusion. C'est parce qu'il était étonnamment exempt d'illusions qu'Erasme a été toute sa vie raisonnable, froid, juste, qu'il n'a jamais connu le suprême bonheur de la vie : se dépenser pour autrui, se sacrifier. Pour la première et unique fois, on soupçonne ici qu'Erasme a souffert de sa sagesse, de sa modération, de son esprit de tolérance. Et de même que l'artiste crée d'une main plus sûre lorsqu'il façonne une chose dont il est privé, qu'il désire vivement, de même cet homme raisonnable par excellence était tout indiqué pour composer cet hymne joyeux à la folie et pour se moquer de la façon la plus géniale des adorateurs de la pure sagesse.

Il ne faut pas non plus se laisser abuser par cet admirable déguisement sur les vraies intentions de ce livre. Car *l'Eloge de la Folie* fut sous son masque de carnaval un des ouvrages les plus dangereux de son temps; ce qui aujourd'hui peut ne nous sembler qu'un feu d'artifice fut en réalité une explosion qui ouvrit la voie à la Réforme. *Laus Stultitiae* appartient aux pamphlets les plus efficaces qui furent jamais écrits. A cette époque, les pèlerins revenaient surpris, irrités de Rome, où papes et cardinaux menaient l'existence somptueuse et déréglée des princes italiens de la Renaissance; les natures vraiment religieuses réclamaient avec une impatience croissante « une réforme de l'Eglise dans sa tête et dans ses membres ». Mais la Rome des papes fastueux refusait

d'entendre la moindre objection, même la mieux intentionnée : tous ceux qui avaient parlé trop haut, sur un ton trop passionné, expiaient leur crime sur le tûcher, la poire d'angoisse dans la bouche; ce n'est que dans de grossiers vers populaires ou des anecdotes savoureuses que pouvait se déverser secrètement la colère engendrée par le commerce des indulgences et des reliques, ou encore dans des feuilles volantes que l'on se passait de mains en mains et où les papes étaient représentés comme d'énormes pieuvres. Voici qu'Erasmus déroule publiquement le registre des péchés de l'Eglise; maître de l'ambiguïté, il en use pour faire dire à Stultitia tout ce qui peut servir à porter un coup décisif aux abus de l'Eglise, mais qu'on ne peut exprimer sans danger. Bien que ce soit la main d'une folle qui brandisse le fouet, on comprend tout de suite le but de paroles comme celles-ci : « Si les prêtres les plus haut placés, si les papes, les vicaires du Christ s'appliquaient à lui ressembler dans leur manière de vivre; s'ils enduraient sa misère; s'ils supportaient ses peines; s'ils portaient sa croix; s'ils partageaient son mépris pour tout ce qui est périssable, qui sur terre serait plus à plaindre qu'eux? Que de trésors les saints Pères n'abandonneraient-ils pas, si la sagesse s'emparait un jour de leur esprit! Au lieu de ces immenses richesses, de ces honneurs divins, au lieu des jouissances et des plaisirs, ils connaîtraient les nuits de veille, les jours de jeûne, les prières et les larmes, les exercices religieux et mille autres peines. » Soudain Stultitia sort de son rôle de folle et parle avec clarté et précision de cette Réforme future que le monde réclame : « La doctrine du Christ repose tout entière sur la douceur, la patience et le mépris des vanités terrestres : le sens de ces paroles saute aux yeux. Le Christ voulait pourvoir ses vicaires selon son esprit et exigeait à cet effet qu'ils abandonnassent non seulement leur bourse et leurs chaussures, mais aussi leurs vêtements, afin d'entrer pauvres et nus dans leurs fonctions apostoliques. Ils ne devaient porter rien d'autre qu'une épée, non pas cet instrument impie de rapine et de crime, mais le glaive de l'esprit, qui pénètre jusqu'au plus profond de l'âme et qui détruit d'un seul coup toutes les passions afin que la piété règne seule à l'avenir dans les cœurs. »

Insensiblement, la raillerie est devenue cinglante sévérité. L'œil impitoyable et infaillible du grand censeur se montre derrière la marotte; la folie exprime tout haut ce que des milliers et des milliers de gens brûlaient secrètement de dire. La nécessité d'une rigoureuse réforme religieuse se trouve ainsi démontrée aux yeux du monde avec plus de force, d'une façon plus impressionnante, plus compréhensible que dans aucun autre écrit du temps. Il faut d'abord que ce qui existe soit ébranlé dans son autorité avant que puisse être édifié quelque chose d'autre à la place. Dans toutes les révolutions spirituelles, le critique, le savant précèdent le créateur et le réformateur; le sol doit être défriché pour recevoir la semence.

* * *

De simples désaveux et de stériles critiques ne correspondent en rien aux tendances d'esprit d'Erasmus; quand il dénonce un manquement, il le fait pour en exiger la réparation; jamais il ne blâme pour le vain plaisir de blâmer. Rien n'était plus éloigné de ce caractère tolérant qu'une grossière attaque d'iconoclaste contre l'Eglise catholique : l'humaniste ne rêve pas d'un soulèvement contre l'Eglise, mais d'une *reflorescentia*, d'une renaissance religieuse, d'une rénovation de l'idée chrétienne, en revenant à sa pureté nazaréenne. De même que la Renaissance exprime un rajeunissement magnifique des lettres et des arts grâce au retour à l'idéal antique, de même Erasmus espère épurer l'Eglise, que son matérialisme étouffe, en dégageant les sources originelles, en ramenant la doctrine aux Evangiles et par conséquent aux propres paroles du Christ, « en mettant au jour ce Christ enfoui sous les

dogmes ». En formulant sans cesse ce vœu, Erasmus, précurseur ici comme partout ailleurs, marche en tête de la Réforme.

Mais, par essence, l'humanisme n'est jamais révolutionnaire et si Erasmus, lorsqu'il soulève ces questions, rend à la Réforme religieuse les plus grands services et lui prépare le chemin, sa nature indulgente, extrêmement pacifique, recule avec effroi devant l'éventualité d'un schisme officiel. Erasmus ne tranchera jamais avec la violence d'un Luther, d'un Calvin ou d'un Zwingli. qui coupent court à toute contradiction, sur ce qui est bien ou mal dans l'Eglise catholique, sur les sacrements qui sont permis et ceux qui sont indus; il ne dit pas si la communion doit être regardée comme substantielle ou non; il se contente seulement d'affirmer que la piété chrétienne ne consiste pas dans la seule observance des pratiques extérieures et que ce n'est qu'intérieurement que se définit le véritable degré de croyance d'un homme. Ce n'est pas l'adoration des saints, les pèlerinages ni les prières que l'on psalmodie, ce n'est pas la scolastique théologique avec son « jusaïsme stérile » qui font d'un homme un chrétien, mais les preuves qu'il donne de ses sentiments, sa manière de vivre, humaine, chrétienne. Celui qui sert le mieux les saints, ce n'est pas celui qui rassemble leurs os, qui fait des pèlerinages à leurs tombeaux, qui brûle le plus de cierges, mais celui qui dans son existence privée cherche à imiter le plus parfaitement leurs pieuses actions. Vivre selon l'esprit du Christ est plus important que d'observer fidèlement les rites et les jeûnes, que de dire toutes sortes de messes et de prières. « La quintessence de notre religion est la paix et la concorde. » Ici comme partout, Erasmus s'efforce d'exprimer quelque chose de vivant dans un langage humain au lieu de l'étouffer sous des formules. Il cherche à délivrer le christianisme de son caractère purement dogmatique, en le rattachant à tout ce qui est humain : il essaye de faire entrer dans le cadre de l'idée chrétienne tous les éléments féconds, toutes les perfections morales des religions; dans un siècle où règnent l'étroitesse d'esprit et le fanatisme, ce grand humaniste prononce une parole admirable qui élargit incroyablement l'horizon : « Où que tu rencontres la vérité, tiens-la pour chrétienne. » Les ponts sont jetés entre tous les temps et tous les pays. Celui qui comme Erasmus regarde en esprit indépendamment la sagesse, la fraternité et la moralité comme les formes les plus élevées de l'humanité et qui de plus les considère en soi comme des vertus chrétiennes, ne reléguera jamais en enfer les philosophes de l'Antiquité comme l'ont fait les moines fanatiques (« O saint Socrate! » s'écrie Erasmus un jour d'enthousiasme), mais il apportera à la Religion toute la noblesse et toute la grandeur du passé, « à l'exemple des Juifs fuyant l'Egypte qui emportèrent leurs vases d'or et d'argent pour en orner le Temple ». D'après les conceptions religieuses d'Erasmus, aucune manifestation de morale humaine, rien de ce qui est conforme à la sagesse ne doit être séparé du christianisme par une barrière rigide : il n'y a pas de vérités chrétiennes et païennes, la vérité est divine sous toutes ses formes. C'est pourquoi Erasmus ne parle jamais d'une théologie chrétienne, d'une doctrine de la foi, mais d'une « philosophie chrétienne », d'une règle de conduite : christianisme n'est pour lui que le synonyme de haute et humaine morale.

Les idées fondamentales d'Erasmus, comparées à l'architecture de l'exégèse catholique et à l'ardeur passionnée des mystiques peuvent sembler un peu superficielles et générales, mais elles sont humaines : ici comme dans les domaines de la connaissance, l'action d'Erasmus ne s'exerce pas tant en profondeur qu'en étendue. Son *Enchiridion militis christiani* (Manuel du chrétien militant), cet ouvrage de circonstance rédigé sur les instances d'une grande dame dévote afin d'exhorter son mari à plus de piété, devient un manuel de théologie populaire, et la Réforme, avec son radicalisme exigeant, agressif, trouve ici le terrain déblayé.

Mais la mission d'Erasmus n'est pas d'engager la lutte, elle est au contraire d'apaiser jusqu'au dernier moment le conflit qui menace déjà d'éclater; à une époque où l'on se querelle dans les conciles avec une animosité croissante à propos d'insignifiants détails de dogme, cet anachorète qui prêche dans le désert rêve d'une ultime synthèse qui réunirait toutes les formes acceptables de croyances spirituelles, d'un *rinascimento* du christianisme qui délivrerait à tout jamais l'humanité des luttes et des conflits et qui élèverait véritablement la croyance en Dieu au rang de religion de l'humanité.

* * *

C'est le propre de l'éclectisme d'Erasmus de savoir exprimer une seule et même idée de plusieurs façons. Dans *l'Eloge de la Folie*, ce critique impitoyable a montré les abus qui se produisaient au sein de l'Eglise catholique; dans le *Manuel du chrétien militant* il a rêvé d'un idéal à la portée de tous, d'une religion « intérieure et humanisée »; en même temps, il met en pratique sa théorie de l'indispensable « dégagement des sources du christianisme » dans sa traduction des Évangiles du grec en latin, où il se montre à la fois philologue, commentateur et exégète, — œuvre qui prépare les voies à la Bible de Luther, et d'une importance presque aussi grande pour l'époque.

Remonter aux sources de la véritable croyance, les chercher là où elles sont encore d'une divine pureté, là où aucun dogme n'est venu les troubler, voilà ce qu'Erasmus exige d'une nouvelle théologie, et avec son instinct profond des besoins de l'époque, il fait valoir quinze ans avant Luther l'importance capitale de ce travail. Il écrit en 1504 : « Je ne saurais dire avec quelle ardeur je cingle vers les Saintes-Écritures et quel déplaisir me cause tout ce qui me détourne de ma route ou même me retarde ». La lecture de la vie du Christ, telle qu'elle est racontée dans les Évangiles, ne doit pas rester plus longtemps le privilège des moines et des prêtres, des latinistes; il faut aussi que le peuple tout entier en prenne connaissance, « le paysan doit la lire en poussant la charrue, le tisserand en travaillant à son métier », la femme doit pouvoir transmettre à ses enfants ce principe essentiel du christianisme. Mais avant d'oser exploiter cette sublime idée : traduire la Bible en toutes langues, le savant s'est aperçu que la *Vulgata*, seule traduction latine approuvée et autorisée par l'Eglise, a subi au cours des ans de multiples obscurcissements et que sa valeur est contestable au point de vue philologique. Aucune erreur humaine ne doit entacher la vérité; il entreprend donc la tâche surhumaine de traduire une nouvelle fois la Bible en latin et d'accompagner de commentaires détaillés chaque variation ou interprétation du texte. Cette traduction qui paraît à la fois en grec et en latin en 1516, chez Froben à Bâle, marque un nouveau progrès : la libre recherche a pénétré victorieusement dans le domaine de la théologie. Mais, chose typique chez Erasmus : même lorsqu'il fait œuvre de révolutionnaire, il y met tant de forme que le coup le plus violent est porté sans que l'attention soit attirée. Et pour prévenir les attaques des théologiens, il dédie cette première traduction libre de la Bible au prince de l'Eglise, au pape lui-même! Ce dernier, Léon X, qui est un humaniste, lui répond amicalement dans un bref : « Il nous fut agréable... »; bien plus il loue le zèle que le traducteur a apporté dans ce travail sacré. Grâce à sa nature conciliante, Erasmus a toujours su atténuer l'antagonisme opposant la recherche indépendante à celle des gens d'Eglise et qui aboutissait généralement à la plus féroce inimitié : son génie de l'accommodement et de l'entente triomphe également sur ce terrain de discorde.

* * *

Avec ces trois livres, Erasmus a conquis son époque. Il a donné à sa génération et la manière posée, intelli-

gible pour tous, humaine, avec laquelle il expose les questions les plus angoissantes lui attire d'immenses sympathies. L'humanité éprouve toujours une profonde reconnaissance envers celui qui croit à la possibilité du progrès au nom de la raison; on comprend l'enthousiasme du nouveau siècle en apprenant qu'il existe enfin un homme en Europe qui, contrairement à tous ces moines exaltés, à ces fanatiques querelleurs, à ces blasphémateurs et à ces inintelligibles professeurs de scolastique, ne juge les choses de l'esprit et de la religion que du point de vue humain, un philanthrope qui croit en la société, malgré tous les abus qui y règnent, et qui veut l'éclairer. Il arrive donc ce qui toujours se produit lorsqu'un individu se penche sur le problème capital de son époque avec la ferme intention de le résoudre : il se forme autour d'Erasmus une communauté qui, par son silence attentif, accroît l'autorité du maître; vers lui convergent toutes les forces, tous les espoirs, toutes les impatiences de ceux qui attendent d'un renouvellement des connaissances une élévation morale et spirituelle de l'humanité : lui seul, pensent-ils, peut mettre fin à l'état de tension qui règne. Par sa célébrité littéraire, le nom d'Erasmus acquiert au commencement du XVI^e siècle une puissance incomparable : si l'homme était d'esprit hardi, il pourrait en user et entreprendre des réformes importantes au point de vue historique. Mais agir n'est pas son fait. Erasmus ne peut qu'éclairer et non créer, préparer et non réaliser. Ce n'est pas le nom d'Erasmus que la Réforme inscrira sur son fronton, un autre récoltera ce qu'il a semé.

STEPHAN ZWEIF.

Traduit de l'allemand par Alzir Hella.

Transformation économique de la Belgique ⁽¹⁾

En abordant un sujet de cet ordre, il n'est pas nécessaire de citer beaucoup de chiffres; il faut surtout connaître l'essentiel : les éléments humains du problème. Que ce soit du point de vue social, que ce soit du point de vue juridique ou du point de vue politique, l'organisme social de l'humanité, de cet homme — comme l'a dit Aristote — qui est « l'animal social par excellence », se forme au fur et à mesure des circonstances, comme une plante qui pousse. Il ne nous appartient pas, quelle que soit la compétence de notre génération, de former des jugements avec apriorisme. Ce fut la grande erreur du siècle passé d'envisager les problèmes de l'homme d'un point de vue idéal, avant de les considérer en eux-mêmes et de vouloir dominer la réalité, avant d'observer comment elle s'adaptait aux choses.

Nous allons simplement considérer dans la vie économique de la Belgique les transformations qui s'effectuent. Je ne rechercherai pas une politique à suivre, je ne parlerai pas de moyens particuliers qui doivent être envisagés pour remédier aux difficultés d'aujourd'hui; je tâcherai de vous montrer comment l'organisme social, que nous appelons « la Belgique », unité économique, s'adapte à l'heure présente, et de vous montrer dans les difficultés qu'elle rencontre, comment il existe encore en elle une vitalité destinée à assurer son succès final.

(1) Conférence faite à Bruxelles au Cercle de la Jeunesse intellectuelle belge.

Si vous me permettez de rappeler l'histoire du passé de notre unité économique « Belgique », je la reporte aussi loin que le capitulaire *De Villis*, de Charlemagne, qui a, comme vous le savez, exercé sur la période féodale une influence considérable au point de vue économique. Les capitulaires, en effet, ont produit dans notre pays des unités économiques auto-suffisantes — autant que possible autour de chaque seigneurie — et c'est la formation de ces unités économiques qui, dans la suite, a servi de fondement à leur spécialisation progressive; toute notre histoire économique est partie de ce fondement, de cette base.

Je ne vous rappellerai pas comment, dans le Moyen âge, les courants commerciaux se sont développés sur notre territoire; et déjà alors, ce qui constitue le capital encore aujourd'hui le plus précieux, c'est notre situation, notre position géographique. Elle nous établit dans un centre, sur une plaque tournante, à un endroit où confluent toute une série de courants. Notre politique se confond à ce sujet avec notre histoire économique. Vous vous souvenez de l'importance que présentait la voie fluviale du Rhin, vous vous rappelez que nos villes sont bâties à l'endroit d'intersection des grandes routes. La formation de la Belgique s'est faite en fonction de ses nécessités économiques. La bataille de Wœringen où le duc Jean de Brabant a saisi la succession du duché de Limbourg, pour pouvoir dominer la route de Bruxelles et de Louvain au Rhin, en est une preuve évidente. Lorsque Charles le Téméraire envisagea de refaire la Lotharingie, c'était en grande partie pour dominer le courant commercial sud-nord, depuis Venise et depuis les républiques italiennes jusqu'aux Pays-Bas. C'est pourquoi la bataille de Granson et celle de Morat représentent des événements d'une importance prodigieuse pour l'histoire économique de notre pays. Vous vous souvenez du développement extraordinaire que prit la vie économique des Pays-Bas, sous la dynastie de Bourgogne; vous vous rappelez également la catastrophe de notre séparation d'avec les Provinces-Unies, à la fin du XVI^e siècle, et les à-coups terribles que subit l'histoire économique de la Belgique à cette époque.

* * *

Pour bien la considérer, je partagerai l'histoire économique de la Belgique en quatre périodes : une première période va du haut Moyen âge à la période des guerres de religion, à la suite desquelles, par la séparation d'avec les Provinces-Unies, nous avons perdu notre structure économique antérieure. Durant cette période, nous avons connu en Belgique une richesse relative considérable; cette richesse relative était basée sur une excellente exploitation du sol, sur le développement de certaines industries qui ont fait longtemps notre renommée : l'industrie drapière, les grandes corporations de textiles, la compétence de nos architectes du bâtiment, les industries métallurgiques elles-mêmes; en 1213 on ouvrit le premier puits de charbon dans nos provinces. Il y avait également alors la grande liaison, cette liaison étroite et intime entre les grandes villes des Flandres et les villes de la Hanse. Cette organisation magnifique de la Hanse, on ne la connaît pas assez et son étude devrait solliciter l'attention de beaucoup d'entre nous, parce que, dans une période d'autarchie, comme celle vers laquelle nous tendons, il faudra s'inspirer de toutes les réalisations internationales des villes de la Hanse au Moyen âge.

Après la catastrophe de notre séparation d'avec les Provinces-Unies, nous voyons s'ouvrir une deuxième période qui va depuis les guerres de religion jusqu'à Napoléon. Durant cette période, nous avons perdu le contact avec les villes et les ports des Pays-Bas; nous sommes en lutte politique constante avec eux pour le développement de notre port; nous sommes brisés par leur effort politique et leur effort militaire.

Vous n'avez qu'à vous souvenir de la Compagnie d'Ostende, et avant elle des efforts de ce grand bâtisseur de notre économie qu'a été Jean de Brouchoven, comte de Bergeyck, du temps de Charles-Emmanuel de Bavière, gouverneur de nos provinces à la fin du XVII^e siècle.

Souvenez-vous aussi des efforts de Charles de Lorraine, et remarquez combien toute cette politique économique qui a été poursuivie par nos princes, à cette époque, mais d'une manière trop décousue, est secouée à cause de l'hostilité des Provinces-Unies. L'effort colonial que nous avons accompli dans le courant du XV^e et du XVI^e siècle, a été anéanti pour la même cause. Durant cette période, nous avons été le champ de bataille de l'Europe, au moment où se formaient les nationalités modernes, et nous avons vu constamment nos efforts détruits par des batailles, détruits par les ruptures commerciales que causaient les guerres.

Ensuite s'ouvre une troisième période, une période de facilité. Cette période date des essais de Joseph II pour libérer Anvers, et de la politique de Napoléon qui y réussit. Elle connaît l'essor retrouvé pendant la courte période de 1815 à 1830, où nous avons reformé cette vieille unité économique des dix-sept provinces, sous la direction d'un prince qui, s'il était très maladroit en politique, était un économiste de première valeur.

Après 1830, nous avons éprouvé pendant un certain temps des difficultés d'adaptation, mais néanmoins nous avons pu développer librement nos courants commerciaux vers l'extérieur, sous la direction de nos Rois, sous la direction de certains hommes d'Etat éminents (Frère-Orban, Beernaert) et surtout sous l'impulsion magistrale de notre grand souverain, Léopold II. Cette période, qui a été incontestablement pour la Belgique un âge d'or, je l'appelle une période de facilité. Pourquoi? Parce que nous avons, par la suite de certaines circonstances particulièrement heureuses, joui d'un certain monopole de l'industrie avec l'Angleterre. L'Angleterre et nous, nous avons été les premiers à développer certaines grandes industries de base, qui pendant plus d'un siècle ont trouvé de nouveaux marchés, au fur et à mesure que les progrès techniques permettaient d'augmenter leur production. Nous avons connu cette expansion sans devoir recourir à des méthodes particulières; nous avons pu nous développer librement, avec le plus parfait égoïsme dans la dispersion de nos efforts; ceux-ci réussissaient toujours grâce à une organisation internationale de la production qui était fondée sur les théories du libre-échange favorables à l'initiative individuelle.

Nos marchés se sont étendus bien loin; nous avons, par la facilité des transports, abondance de matières premières à notre disposition. Nous pouvions, grâce à notre initiative, assimiler les idées qui couraient le monde et les mettre à profit au point de vue technique.

Nous étions parfois assez peu scrupuleux dans l'emploi des moyens de faire notre fortune; à certains égards, la fraude sévissait en Belgique; l'on débaptisait ou rebaptisait des produits sans respecter leur origine : on les vendait d'une manière plus ou moins honnête, en ne signalant pas leurs vices cachés. Nous avons toujours réussi, en trouvant de nouveaux marchés, à ne pas souffrir de certaines médiocrités. Nous avons ainsi bâti pendant de longues années une très belle fortune.

En même temps, puisque le travail en grande série n'offrait aucune difficulté, nous nous étions contentés de choisir, pour notre industrie, certains produits de base, que nous faisons toujours de même, sans particularités, ni spécialités : nous trouvons toujours de nouveaux marchés pour les placer.

Tout cela aujourd'hui n'est plus, et c'est pourquoi la période qui part de la guerre de 1914 peut être considérée comme la quatrième période de notre histoire économique.

Cette période se caractérise par un retour à l'autarchie; le

nationalisme économique se développe partout. Aujourd'hui même a paru dans la *Gazette officielle* de Rome un décret qui contingente quinze cents positions du tarif douanier; quel choc cela représente pour le commerce international! Mais cela devient normal. Et nous aurons beau le regretter, faire des théories, déclarer que c'est contraire à tous les principes d'une saine économie; c'est un fait. Les Anglais disent : « Un fait est plus honorable qu'un lord-maire. » Il faut nous adapter à la situation; par le fait même que les facilités de la période antérieure ne sont plus, nous avons à trouver une autre utilisation pour nos activités que les industries antérieures. En effet, il y a dans la crise actuelle non seulement un aspect cyclique, mais ce qu'on appelle, en langage économique, un aspect « séculaire »; il y a une modification de structure qui s'opère dans la vie économique du monde. Nous avons des éléments de production qui, il y a cinquante ans, pouvaient donner le rendement le plus complet, et qui aujourd'hui ne peuvent plus y réussir parce qu'on ne veut plus de nos produits à l'étranger. Chaque pays prétend se suffire à lui-même et importer le moins possible de l'étranger, dans un souci d'indépendance, dans une crainte que la division du travail ne le rende victime d'une crise économique à un degré plus considérable que cela n'existe quand on a beaucoup de cordes à son arc.

Ce sentiment prévaut, et il se concrétise dans une modification de politique commerciale de tous les grands pays. Nous devons examiner les éléments du problème posé de cette manière devant l'économie belge. C'est un problème immense qui concerne notre vie nationale tout entière et peut mettre en cause notre indépendance souveraine. Nous en avons les éléments devant les yeux. Je voudrais les diviser en quatre chapitres : en premier lieu, le territoire; en second lieu, la situation géographique; en troisième lieu, la population; en quatrième lieu, les richesses naturelles et les capitaux.

Le territoire, vous le connaissez : petit, exigü, très varié, ayant d'innombrables possibilités de développement en sens divergents, il est bien partagé au point de vue du climat et son sol est relativement riche.

La situation géographique, elle, domine toute notre histoire. Centrale, elle est au confluent, encore aujourd'hui, de tous les courants commerciaux européens ou transatlantiques, elle est à la portée directe du meilleur moyen de communication qui existe, la mer; elle nous donne des routes fluviales, des routes terrestres, des routes ferroviaires qui convergent de toutes parts sur notre sol, et qui, comme toujours, nous permettent de nous procurer les matières premières les plus diverses avec un fret minimum.

La population est très nombreuse eu égard à l'exiguïté du territoire, mais elle est habile, elle est courageuse, elle sait épargner et elle a une souplesse au point de vue main-d'œuvre qui tient du prodige. Elle est ramassée et sédentaire : autrefois, nous n'exportions pas notre population au loin, nous l'exportions dans les pays avoisinants comme supplément de main-d'œuvre. Cette habitude se heurte aujourd'hui à la politique nouvelle.

Nous avons peu de richesses naturelles : la seule matière première que nous possédions, c'est le charbon, le charbon qui actuellement, par une autre modification de structure économique, nous cause de très grosses difficultés. Nous avons aussi un sol cultivé intensément, qui peut nous donner des récoltes remarquables, eu égard à son peu d'étendue.

Nous n'avons pas autant de capitaux que les grands pays étrangers, surtout l'Angleterre et les États-Unis; nous en avons cependant une quantité considérable, parce que nous avons été les premiers à avoir des industries. Nous n'avons pas toujours bien placé nos capitaux, mais nous ne devons pas nous plaindre par rapport à d'autres pays.

Nous avons enfin notre colonie dont j'aurai l'occasion de vous

parler tout à l'heure. C'est l'une des mises les plus importantes que nous ayons à notre disposition.

Les tendances qui se dessinent dans notre économie sont les suivantes : nous avons perdu notre clientèle pour les grandes industries de base : par exemple nos tissus de coton ne trouvent plus guère de marchés étrangers : par le fait même, une série d'usines, une série de métiers ne reprendront plus jamais.

Quels remèdes le corps économique a-t-il trouvés contre ce mal? Il a procédé à l'installation de nouvelles industries qui auraient un marché plus petit, qui pourraient au besoin se contenter du marché national. C'est le cas des tissus de laine : les variétés les plus nombreuses ont été introduites, et à certains points de vue l'industrie textile de la laine peut se suffire en ayant seulement le marché intérieur à sa disposition. Il en est de même pour la soie; ici aussi on introduit de nouveaux métiers, on introduit de nouvelles fabrications; nos patrons se sont assurés la collaboration d'ouvriers étrangers qui ont apporté leurs secrets aux nôtres et les leur ont transmis. La filature de soie artificielle s'est également installée sur notre territoire et nous rend indépendants de l'étranger pour toute une catégorie de fibres textiles.

Dans l'industrie chimique le développement n'a pas été aussi sain que dans l'industrie textile, parce qu'il a immobilisé des capitaux considérables, parce qu'il s'est fait à une époque où l'on voyait trop grand; mais il en reste une branche nouvelle d'activité pour notre économie.

À côté de ces exemples pris dans le domaine industriel, je vous signale le grand développement de notre agriculture qui autrefois ne nous nourrissait que d'une manière déficiente, et qui actuellement est beaucoup plus près de nous suffire. C'est ainsi que la balance alimentaire avec l'étranger s'améliore tous les ans. Le solde déficitaire de notre balance alimentaire en 1928 est de l'ordre de 4 milliards 200 millions; en 1933, il est de 2 milliards 200 millions. Il y a donc une réduction de moitié. Comment cela s'est-il fait? Par une culture intensive, un élevage plus rationnel, par la création de branches nouvelles; vous connaissez le développement de l'aviculture : en 1923, on compte 12,144,000 poules, et aujourd'hui on en compte 23 millions. Il y a donc une augmentation de l'ordre de 10 millions; nous sommes devenus de grands exportateurs d'œufs, alors que nous étions importateurs autrefois.

Je vous signale les améliorations de la balance alimentaire; elle s'appuie aussi sur une modification du régime alimentaire de la population. Autrefois nous importions de grandes quantités de blé et de farine; on avait plus besoin de pain qu'aujourd'hui; on mange actuellement moins de pain par rapport aux autres produits, ce qui nous permet de nous passer davantage de l'importation des céréales.

Le développement considérable que prend l'industrie dans le bassin de la Campine est un phénomène très important de notre évolution économique. Vous savez tous combien les charbonnages de la Campine représentent de richesses. Vous savez également combien, depuis la guerre, s'est développée la vie industrielle sur les bords des canaux qui sillonnent la Campine; vous constaterez probablement, lorsque le canal Albert sera achevé, qu'un jour viendra où il constituera une rue d'industries et d'usines. Enfin, je veux vous parler de la Colonie. La Colonie est certainement le plus grand cadeau que la Couronne ait pu faire au pays. La Colonie nous vient aujourd'hui à point d'une manière saisissante et peut-être est-il permis de se demander comment le grand génie de Léopold II a pu prévoir — lui qui vivait au temps du libre-échange, au temps des lois de Cobden — comment il a pu concevoir le protectionnisme et le développement actuel de l'histoire du monde vers l'autarchie?

Sous le régime du libre-échange, il est inutile d'avoir une colonie; dans un régime de protectionnisme total, au contraire, on ne peut

plus exporter pour acheter des matières premières à l'étranger; il faut les trouver à sa disposition, et c'est cela que le grand Roi nous a donné parce qu'il avait sans doute pressenti ce qui allait se passer, et comment l'histoire du monde évoluerait. Il nous a laissé une assurance, dont nous ne pouvons assez nous féliciter.

* * *

Il y a un autre champ dans lequel les tendances nouvelles se font jour. C'est ce que j'appelle le commerce international des matières premières et des demi-finis. Vous vous souvenez de la bonne formule d'autrefois : les Belges importaient des matières premières et les réexportaient sous forme de produits finis. Or, cette tendance, cette manière de s'enrichir ne nous est plus permise aujourd'hui. En 1929 encore, la valeur moyenne de la tonne importée était de 789 francs, et la valeur de la tonne exportée était de 1,251 francs. La différence était de 462 francs; cette différence représentait la valeur incorporée par le travail de notre main-d'œuvre avant la réexportation. En 1933 elle passait de 462 à 221; elle se réduit encore. Cela s'explique, en partie, par le fait que nous réexportons beaucoup des matières premières importées, sans leur faire subir de transformation complète. Pourquoi? Parce que la politique des grands pays ne leur permet pas de se priver de matières premières. Ils achètent des demi-finis et se protègent pour avoir des industries de finition. Ils ne peuvent se passer des matières premières nécessaires à la vie de ces industries; il existe donc un besoin de commerce international, qui subsistera malgré les politiques autarchiques : le commerce des matières de base et des demi-finis.

Ici notre position géographique nous aide, parce que la Belgique se trouve au point optimum de distribution pour tous les grands bassins industriels de l'Europe continentale. Quand il faut envoyer du minerai en Westphalie, en Rhénanie, en Sarre, en Alsace, dans le nord de la France, on ne peut trouver un point plus proche pour débarquer ces produits que la Belgique. Faire le commerce des matières premières est évidemment moins intéressant que de les transformer. Néanmoins, ce commerce reste une source possible d'activité.

Une grande question — que je me garderai de résoudre, car son aspect varie selon les circonstances, l'évolution des idées, selon l'évolution des tendances et surtout l'évolution des nécessités économiques — c'est celle des grands groupes économiques. L'on constate en effet, tant au point de vue politique qu'au point de vue économique, la formation de constellations économiques. Il y a d'abord l'Empire britannique. C'est un véritable paradoxe, lorsqu'on se place au point de vue logique. En effet, il est composé de grandes nations, éparses dans le monde, qui sont très différentes les unes des autres, qui n'ont de commun qu'une origine anglo-saxonne pour une partie réduite de leur population, et qui ont un faible lien juridique par l'union personnelle sous un même souverain. Et cependant, l'Empire britannique est une réalité palpable; il suffit de voyager dans le monde pour s'en rendre compte. L'Empire existe et nul ne peut s'expliquer quels sont les bases, les fondements de sa force. Il existe au point de vue économique. L'Empire britannique constitue un groupement économique, un grand groupe économique dont les membres travaillent en collaboration, dont les unités tentent de se compléter autant que possible.

A côté de l'Empire britannique se trouve le groupe qui est dominé par les États-Unis. Ceux-ci constituent la première puissance du monde, tant au point de vue de leurs possibilités financières que de leurs ressources économiques et politiques; ils utilisent sans doute très mal leur puissance parce qu'ils n'ont pas le passé, pas la formation, pas l'expérience nécessaires à la direction

politique et économique du monde; mais ils exercent un prodigieux prestige sur une série de nations autour d'eux, sur les pays de l'Amérique du Sud en particulier. L'Union pan-américaine est quelque chose; elle est moins solide que l'Empire britannique; il y a divergence d'idées, divergence de sentiments considérable entre l'Amérique latine et les États-Unis, mais, néanmoins, le fait est que les États-Unis ont constitué par leur expansion financière, par leur expansion intellectuelle, par l'envoi de leurs experts et ingénieurs un lien d'une réelle puissance entre les États de l'Amérique latine et eux-mêmes. Voilà une seconde constellation. Une troisième est celle des grands pays européens, qui, à un moment donné, ont eu la même politique monétaire qui aujourd'hui ne la pratiquent plus, mais qui néanmoins, se trouvant en face de l'Empire britannique, en face de l'Union pan-américaine, recherchent, par un instinct plutôt que par une conscience raisonnée, une voie commune au point de vue économique.

La Belgique se trouve au fond à un point central entre ces trois groupes; il est normal qu'elle hésite à choisir. Elle se demande : « Dois-je aller à un groupe, dois-je aller à un autre? Comment développerai-je au maximum mes possibilités? Ne dois-je pas rester indépendante? » Et ce, afin de faire pencher la balance d'un côté, puis de l'autre, afin de recueillir le maximum d'avantages. Elle hésite, elle ne sait pas.

Cette hésitation de la Belgique se retrouve dans la politique des cartels; il n'est plus question aujourd'hui de faire du commerce international en tirailleurs. Pendant la période de facilité les Belges le faisaient : cette politique leur a causé des déboires terribles. Des marchés très importants, des débouchés de première valeur ont été perdus parce qu'entre eux les Belges se faisaient une concurrence désespérée.

Pour le ciment, par exemple, la Belgique avait tout le marché côtier des États-Unis; ses producteurs se sont fait une telle concurrence au point de vue prix, sur le territoire américain, qu'en 1930 ils ont été complètement balayés par une mesure douanière. Ce n'est pas un cas unique. C'est pour cela que la politique des cartels tend à se consolider. Dans les cartels la Belgique a une situation où elle doit choisir ses alliés. Comment les déterminera-t-elle? Je ne le sais pas; cela dépendra de ce que l'expérience révélera; il faut la laisser faire avec souplesse.

* * *

Au point de vue de sa population, la Belgique est assaillie par un problème angoissant, qui domine toutes ses arrière-pensées et toutes ses appréhensions : c'est le chômage. Actuellement il y a près de quatre cent mille chômeurs en Belgique (partiels et complets); c'est entre le quart et le tiers de notre population ouvrière. En 1933, la situation était moins grave qu'aujourd'hui, mais il y avait déjà eu 62 millions de journées de travail perdues dans un petit pays comme le nôtre.

Quelle est la réaction du corps économique devant ce problème? Elle n'est pas aussi saine qu'elle l'est dans d'autres domaines. L'adaptation ne se fait pas avec une souplesse suffisante. Il y a des corporations comme la corporation diamantaire ou le nombre d'ouvriers spécialisés atteignent, à la veille de la crise, trente mille hommes. Même si la prospérité renaît, il ne sera plus possible d'en employer trente mille dans cette industrie. Or, ils ne se sont pas adaptés, ils ne recherchent pas une voie nouvelle, ils ne changent pas de profession; de même nous n'avons pas encore trouvé le moyen d'aiguiller, d'orienter professionnellement les jeunes ouvriers; nous n'avons pas suffisamment réagi jusqu'à présent au point de vue main-d'œuvre. Quelques essais de migration ont totalement échoué. Vous savez que nous avons besoin d'une main-d'œuvre étrangère, en Campine, pour les mines; or, il est

impossible de demander à des ouvriers borains d'émigrer vers le Nord.

Certains ont pensé de même à envoyer de la main-d'œuvre vers le Congo. Mais ce n'est pas une colonie de peuplement, jusqu'à présent tout au moins. Le Congo ne représentera pas avant plusieurs décades un marché suffisant pour satisfaire aux besoins d'expansion de l'industrie belge. Il faudra que le pouvoir d'achat des populations indigènes s'accroisse, mais il n'est même pas désirable que cette évolution soit trop rapide.

Par contre, notre émigration intellectuelle se développe. Nous avons beaucoup de jeunes gens, de jeunes étudiants, de jeunes ingénieurs, de jeunes professeurs d'université qui s'en vont à l'étranger. Autrefois, nous n'étions pas du tout favorables à ce genre d'émigration; on la détestait en Belgique. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, l'on rencontre un assez bon nombre de professeurs belges dans les universités. Dans beaucoup d'endroits, des Belges se sont installés comme employés, comme spécialistes, comme experts techniciens. Il y a beaucoup d'artistes belges à l'étranger. C'est une émigration qui est certainement dans la norme, dans l'adaptation normale aux nécessités d'aujourd'hui, et j'envisage un peu la possibilité de développer notre commerce international au moyen de ces centres de Belges, d'intellectuels belges à l'étranger. C'est une nécessité pour notre industrie d'être représentée par des Belges à l'étranger. Jusqu'à présent nous avons trop souvent vécu en nous appuyant sur des courtiers juifs ou autres, qui n'étaient pas animés d'un esprit patriotique.

* * *

Enfin, nous avons essayé, en nous basant sur notre population, de développer notre marché intérieur. Le gouvernement a créé une Commission du commerce intérieur. La Colonie et le pays n'avaient pas attendu cela pour développer davantage le marché intérieur; néanmoins, sur ce terrain, la Belgique est en retard.

Quand nous voyageons à l'étranger nous nous rendons parfaitement compte de la discipline de l'acheteur. Chez nous, elle n'existe pas; nous sommes trop sceptiques à l'égard du sentiment national.

Les richesses naturelles ne sont pas très abondantes en Belgique. Je vous ai dit que nous avions le charbon, mais cette ressource providentielle de nos charbonnages de Campine — qui se développent au moment précis où les charbonnages du Borinage vont vers leur déclin — nous a créé des difficultés jusqu'à présent. Vous n'ignorez pas que si nous avons été un pays qui se suffisait au point de vue charbonnier jusqu'en 1890-1900, nous avons commencé alors à importer de grandes quantités de houille. Aujourd'hui, en période de crise, nos charbonnages de Campine entrent en pleine activité. Par le fait même nous devrions pouvoir nous passer de l'importation, mais précisément parce que les courants commerciaux sont ainsi faits que les charbons étrangers sont nécessaires pour maintenir la balance de nos échanges internationaux, nous avons été amenés à sacrifier pendant un certain temps le développement de notre industrie charbonnière, pour permettre à nos courants d'exportation de se maintenir.

Vous connaissez aussi l'équipement du pays; il a été depuis de longues années l'un des modes de placement de nos capitaux: nous en avons tiré un grand parti. Aujourd'hui encore nous électrifiions nos lignes ferroviaires, nous creusons des canaux, nous améliorons les communications générales; c'est un placement important; en même temps ce sont des travaux publics qui pendant un certain temps absorbent de la main-d'œuvre. Ils enrichissent le pays, en améliorant le système de distribution qui multipliera les avantages de notre situation géographique.

Au Congo, nous avons investi des capitaux considérables — pas toujours à bon escient — cela c'est l'expérience de tout pays

colonial: nous sommes derniers venus en la matière. Nous avons nécessairement à faire des expériences afin d'apprendre comment une colonie se colonise, comment on en tire parti au point de vue économique. Les richesses du Congo sont telles que nous pouvons le considérer comme une des sources principales de nos approvisionnements en matières premières.

Nous devons également au génie du roi Léopold des établissements importants en Extrême-Orient. Ils constituent peut-être la formule qui se généralisera dans d'autres pays; en effet, il y a là-bas des Belges pour représenter nos intérêts, une colonie belge importante pour lier les courants commerciaux, pour nous enrichir. Nous devons en faire autant sur d'autres marchés.

Enfin, nous avons des progrès à faire au point de vue de l'organisation du marché de l'argent. Vous savez que les grands centres, les grands marchés de matières premières et de produits demi-finis doivent être en même temps de grands centres financiers. Nous avons à ce sujet des tentatives nouvelles à faire.

Il reste enfin à développer le tourisme; c'est une industrie que nous avons peut-être trop peu mise en valeur, du moins trop peu rationnellement. Nous sommes en retard, il y a des progrès à faire, il faut attirer l'attention sur ce problème.

* * *

Je m'excuse de n'avoir pas fait le tour de la situation avec vous; je n'ai parlé que de quelques exemples afin d'indiquer la manière d'être de notre économie, comment elle vit. Il est possible de déceler en elle des indices de vitalité, de solidité, de trouver dans ces indices un encouragement pour l'avenir. Mais ne nous méprenons pas sur les nécessités qui s'imposent à nous pour faire réussir une transformation économique, telle qu'elle peut être exigée de nous par les circonstances internationales. Il faut des qualités morales considérables, des qualités morales que nous devons tous développer en nous, que nous avons trop peu. Il faut une grande ouverture d'esprit, il faut perdre un peu de ce sens de la chicane, de cet esprit de critique mesquin qui animait les individualistes forcenés qu'étaient les Belges; il faut un sens averti de la discipline, de la hiérarchie. Placés entre des économies étrangères qui vivent sous le régime de la mystique de la dictature, tels l'Allemagne et l'Italie — tels même les Etats-Unis d'Amérique — nous ne pouvons réussir à sauvegarder notre manière de voir et à nous adapter avec succès, si nous n'avons le même esprit. Il y a évidemment des manières d'avoir cet esprit. Il importe d'avoir le sens de la discipline, au point de passer sur les imperfections; rien n'est moins réaliste que de s'arrêter à des imperfections pour critiquer une bonne mesure, et c'est ce que nous faisons tous les jours. Il faut une stabilité normale des tendances. Nous n'allons pas changer tous les jours de système: rien de plus mauvais que de changer de système. Rien d'humain n'est parfait, et parce que rien d'humain n'est parfait, il faut se contenter de l'imparfait, et nager toujours dans le même sens. Si nous voulons, à chaque saute d'humeur, exécuter une idée nouvelle, notre tendance économique ne pourra se dégager et nous n'arriverons nulle part. De même, il faut un grand courage parce que cette adaptation nous fera souffrir nécessairement. Tout organisme qui s'était épanoui librement dans une atmosphère de rayonnement se trouve naturellement dans une situation incommode et douloureuse au moment où une forme nouvelle lui est imposée de l'extérieur. Il faudra le prendre avec patience. Ce dont la Belgique a surtout besoin, c'est de l'unité morale de la Nation. Un pays dans lequel les fuites de capitaux peuvent se produire à la moindre menace n'est pas mûr pour réussir. Dans une transformation économique, un pays où on a l'habitude de frauder ses obligations ne

peut suffire à l'effort nécessaire. Il est facile de voir, dès lors, le redressement qu'il faut opérer.

Il faut que nous ayons conscience du péril extérieur, conscience de ce que ce territoire, que nous occupons, peut représenter comme richesse pour un pays étranger, et nous rendre compte qu'à chaque moment de notre vie nationale quelqu'un a envie de le posséder ou de l'asservir. Cela étant, nous ne pouvons pas suffisamment apprécier ce que doit être l'unité morale de la nation. Nous avons devant nous — et c'est ce qui fera la beauté de notre vie — une tâche de création à accomplir. Cette grande œuvre de notre génération sera, comme toutes les grandes choses, faite dans la souffrance et dans la difficulté. Mais si nous savons lui donner un sens de grandeur, elle nous réjouira malgré tout. Pensez à cela, Messieurs, vous qui, attirés par la curiosité intellectuelle, vous réunissez régulièrement afin d'examiner les grands problèmes de notre temps; ne vous effrayez pas de la grande tâche qui vous attend, au point de vue de notre vie économique.

BARON SNOY D'OPPUERS.

En quelques lignes...

Géographie sentimentale

Depuis que Venizelos, bouillant septuagénaire, a déclenché sur la terre des dieux tous les tonnerres du Zeus des combats, les journalistes se découvrent la tripe humanistique, si l'on ose dire. C'est à qui protestera de sa fidélité touchante aux souvenirs d'Homère et de Thucydide, voire de Cornélius Népos. Tandis que le conflit du Chaco n'intéresse guère que M. Paul Struye et le secrétariat de la S. D. N., la prise de Lemnos réveille en nos mémoires attendries toute une théorie de personnages mythologiques. Et nous ne sommes pas le moins du monde incrédules. Bon pour Renan de traiter les aventures des déesses et des héros de « charmants enfantillages municipaux »! Nos contemporains, qui se piquent de scepticisme, verseraient volontiers sur les ruines de Larissa des larmes propitiatoires.

Le voilà bien le miracle grec! Allez donc parler d'un humanisme nouveau qui, sous ombre de modernisme, remplacerait le cothurne par la talonnette en caoutchouc synthétique! De même que le mouvement philhellénique de 1820 fit écho, par toute l'Europe, aux exploits des Kanaris, des Miaoulis, des Tombazis, brûleurs de galères turques, de même que l'Enfant grec de Hugo mourait pour son pays dans toutes les poésies, nous assistons à une crise d'hellénisme sentimental qui, pour notre part, nous ravit.

La géographie joue son rôle dans cette belle aventure. Il n'est pas indifférent de lire, sur un communiqué du G. Q. G., des noms comme ceux de Mytilène ou de Kavalla. « Ces beaux noms, retentissants ou harmonieux, qui nous viennent de la Grèce et qui sont déjà de la poésie » : disait Théophile Gautier. C'est vrai. La géographie sentimentale est une invention des poètes. On évoque les plus beaux vers d'Hérédia :

Des cimes de l'Olympe aux neiges du Tymphreste...

Remplacez cela par l'Éifel ou les Cévennes : il reste un sens fade jusqu'à la nullité. Edmond Biré appelait « un jeu au nom placé » ces fantaisies onomastiques où excellèrent le Musset de la *Nuit de Décembre* ou le Théodore de Banville du pèlerinage

*A travers l'Arcadie heureuse et l'Achaïe
Et l'Étolie et la Phthiotide éblouie.*

Nous pensons que la magie grecque n'est pas uniquement une question de vocabulaire. Les noms ont leur visage. Ils ont aussi leur âme. Et c'est pourquoi le monde entier se penche, avec une douloureuse stupeur, sur les cartes que les journaux tracent, chaque matin, du théâtre des opérations.

Sur la Batte

Il ne s'agit point d'un marché aux puces. Les Liégeois qui, chaque dimanche, prennent le chemin des quais ne se soucient point, pour la plupart, de découvrir, sous un amas de ferrailles, une clef anglaise en bon état.

La Batte est une institution artistique et un remède contre la vie chère. C'est là que le bon peuple wallon apprend les refrains du jour. Sous un parasol à quartiers, l'orchestre d'accordéonistes a préludé. Un porte-voix grossit les effets du baryton. Qu'Albert Préjean ait lancé une chanson nouvelle ou qu'un film de Hollywood ait « créé » le dernier succès de Maurice Chevalier, les musiciens du quai s'empressent de vulgariser la mélodie. Pour les paroles, elles sont imprimées sur une sorte de placard publicitaire que le cercle d'auditeurs se dispute avec zèle.

Et ces mille échoppes où l'on vend, à des prix défiant toute concurrence, savons à barbe (le rasoir à titre de prime), bretelles, cravates (par douzaines), une chromolithographie de sainte Thérèse et les chefs-d'œuvre d'Eugène Sue, les lapins des Flandres et les perruches des Îles! Le bon nègre vante son nougat de longue vie. Le photographe ambulant fixe, sur le papier humide, des scènes de famille et des couples d'amoureux rosissants. Une odeur de berlingots flotte dans l'air humide. La Meuse, à deux pas, roule ses eaux houleuses. Et le commerçant, frappé par la crise, voue à tous les diables d'enfer ce petit peuple du colportage et du boniment forain qui renouvelle, au temps de l'éclairage au néon et des étalagistes diplômés, la tradition du Lendit et des pèlerinages médiévaux.

Il ne manque au tableau que les récitateurs populaires. Alors que les villes italiennes offrent encore au badaud la surprise du *cantastorie* disert, au carrefour, le marché de la Batte ne nourrit point le poète errant qui chanterait, par exemple, de Charlemagne ou des Quatre Fils Aymon, à l'instar du montreur de marionnettes. C'est une lacune.

Mais quand revient le printemps, quelle joie qu'une promenade dominicale à travers les rangs pressés d'un peuple qui chante et qui lutte à sa façon — la meilleure — contre les mauvais conseils de la crise et de la neurasthénie!

Le surpeuplement universitaire

Ce n'est pas seulement en Belgique que les universitaires jettent le cri d'alarme. L'Allemagne, qui a toujours été le pays du Herr Doktor et du Referendär Geheimrat, souffre d'un excédent de bacheliers et diplômés de tout poil. D'autant plus que la carrière d'officier est ouverte à un nombre moindre de fils de famille. Sans doute, le Troisième Reich arme à outrance. Le Traité de Versailles n'est qu'une façade. Il n'en est pas moins vrai que les quelque 25,000 officiers de l'armée d'avant-guerre (effectifs du temps de paix) n'ont été remplacés que par 4,000 officiers de l'armée de terre et 1,500 officiers de marine. Il en est résulté qu'à la date de 1933, on compte 140,000 universitaires en sur-nombre!

Le chiffre a quelque chose de colossal. Il signifie que le « stock » suffit pour une consommation que les plus pessimistes fixent à vingt années. Vingt ans pendant lesquels on pourrait sans danger — sinon sans profit — fermer les universités d'outre-Rhin!

D'une enquête minutieuse à laquelle se sont livrés des spécialistes démographiques, il appert que l'inflation universitaire est en relation étroite avec la dénatalité. Près de la moitié des étudiants proviennent de familles d'un ou deux enfants; 30 % seulement, de familles comptant quatre enfants ou davantage. D'autre part, il semble bien qu'on ait exagéré l'importance du facteur démocratique. Le pourcentage des étudiants sortis du milieu ouvrier est excessivement minime (3 % à peine). C'est dans les classes moyennes qu'éclate cette *Sehnsucht* que Bourget traduirait par « le désir de brûler l'étape ». Enfin, signalons la ruée vers les universités allemandes de l'élément féminin : 3,600 étudiantes en 1914; en 1933, 18,200.

La loi du 25 avril 1933 a introduit, dans le système de recrutement des grandes écoles, le principe du *numerus clausus*. Qui doit surtout jouer contre les Juifs. Le pourcentage des non-Aryens est fixé, d'une façon unitaire pour tout le territoire du Reich, à 1,5 %. En outre, le contingent des bacheliers ne peut dépasser 10 % du nombre total.

Mais, préoccupé de rendre l'accès de l'Université plus malaisé aux médiocres, le Dr. Erich Wölfahrt, attaché au Ministère de l'Instruction de Saxe, vient d'instaurer une épreuve de triage qui rappelle, par certains côtés, notre examen dit « de maturité » à la Fondation Universitaire. L'épreuve comporte trois degrés. On veut s'assurer : 1° de la lucidité, de la pénétration de pensée du candidat (Exemple de question : Pourquoi éprouvons-nous une sensation de fraîcheur lorsque, par une chaude journée d'été, nous faisons tourner, dans une chambre fermée, un ventilateur de table?); 2° du degré de richesse et de vivacité du monde des représentations de l'élève (Question-type : Quelles seraient les conséquences de la découverte d'un médicament qui supprimerait, chez ceux qui en useraient, toute sensation de douleur physique pour tout le reste de leur vie?); 3° de la faculté de jugement personnel, du courage dans les convictions (Et l'on demandera, par exemple ceci : Que répondriez-vous à un enfant de six ans, sans avoir recours à des faux-fuyants, s'il vous posait la question suivante : « Pourquoi Dieu laisse-t-il croître les mauvaises herbes? »).

Les épreuves ont fourni des renseignements assez curieux concernant l'âge idéal des concurrents et l'influence du milieu social. L'âge moyen étant de dix-neuf ans et demi, on constate que les jeunes gens un an plus jeunes fournissent des réponses considérées comme « meilleures » dans une proportion de 4 sur 5. D'un autre côté, la moyenne des prestations des fils de prêtres est supérieure à 74 % de l'ensemble des réponses. Viennent ensuite les fils de professeurs d'université. Se classent en dernier lieu les fils d'ouvriers et les enfants d'employés subalternes des administrations publiques. Au point de vue de la carrière choisie, c'est le groupe des sciences pures qui se distingue par une moyenne supérieure à celles de 84 % des candidats.

La statistique comparée est une belle chose.

Tout est perdu, même l'honneur!..

Bon! Encore une tradition qui s'en va! Quand nous serons à mille!... En condamnant à la peine capitale le bandit corse Spada, la Cour d'assises a suivi le jury populaire sur la voie héroïque du pittoresque désaffecté.

Sans doute, il est malséant de faire de l'esprit avec des cadavres. Mais ce qui nous stupéfie, c'est que des générations soient parvenues à s'enthousiasmer pour les assassins du maquis. Mérimée avait, dans une nouvelle célèbre (on ne jurerait point qu'elle ne figurât en bonne place dans certaines anthologies), exalté la figure du bandit d'honneur. La voilà bien l'antithèse romantique! Mais, tandis que les crimes de Hernani se couvraient de l'excuse

politique, qu'ils s'apparentaient aux tyrannicides les plus sympathiques de l'histoire, les derniers bandits corses trouvaient plus expédient de dépouiller la diligence et de canarder le gendarme. Alors, le gendarme s'est fâché.

On se souvient, non sans une certaine gêne, de cette expédition punitive qui transforma l'île enchantée en un vaste camp retranché. Toutes les brigades de France et de Navarre avaient dépêché leurs plus fins limiers. A l'abri derrière chaque massif de lentisques, Pandore donnait raison au brigadier moustachu. Cependant, Spada courait la montagne, ni plus ni moins qu'un Philibert Besson. Le plus drôle, c'est que l'honnête bourgeois du *Café du Commerce* prenait fait et cause, en son cœur, pour l'homme traqué. Tant il est vrai que l'héroïsme est, quelquefois, confondu avec le cynisme. Le bon peuple est ainsi fait : il aime à voir rosser le commissaire.

Etonnons-nous donc qu'il ne se soit pas trouvé une majorité de jurés pour renvoyer à ses exploits d'honneur le bandit Spada. Ou que le Syndicat d'Initiative pour la visite de la Corse n'ait pas soumis au tribunal un recours en grâce...

Evere-Léo

Dans le ciel nocturne les feux de l'avion sont comme des étoiles. Qui bougent. Vertes et rouges. On pense aussi à des fusées qui auraient perdu leur force ascensionnelle et qui se promèneraient, mollement, par les routes de velours.

Or voici que le courrier Belgique-Congo entre dans l'horaire du ministre des P. T. T. Déjà les journaux offrent à l'admiration des philatélistes ces enveloppes dûment timbrées et cachetées où se lit la belle aventure d'un heureux périple africain.

Le premier appareil qui ait réussi le voyage d'aller et retour s'appelait l'*Edmond-Thieffry*. On a pu voir, sous l'éclair du magnésium, cinq petits enfants attentifs et fiers et qui déchiffraient l'inscription glorieuse sur la carlingue. Ainsi, la mort et le triomphe, le deuil et l'espérance nouaient, une fois de plus, la ronde des générations.

Des événements comme ceux-là méritent de nous retenir un instant. Préoccupés que nous sommes de la catastrophe quotidienne, nous risquons de minimiser l'importance des réussites. Le destin sait encore sourire. Il ne faudrait pas que s'introduisît dans le commentaire de l'actualité cette tendance fâcheuse qui sévit en littérature et qui consiste à supprimer le bonheur, l'ennuyeux bonheur. C'est l'accident qui doit être l'exception. Et c'est pourquoi, de notre fenêtre, nous souhaitons bonne chance et vents propices à l'avion postal Evere-Léo, dont les feux rouge et vert trouent la nuit de mars.

Valses viennoises

Le maestro dirigeait lui-même sa musique. Ce n'était pas un maestro quelconque. L'orchestre jouait des valse de Lehar.

Libre aux Aristarques de la critique musicale de traiter de fort haut ces mélodies faciles! Vive le mélodrame où Margot a pleuré! N'allons pas boudier contre notre plaisir. Et avouons, sans rougir, que la valse viennoise représente un moment — un délicieux moment — de notre sensibilité musicale. Elle appartient déjà au passé. Comme la mode 1900. Comme ces colifichets puérils qui ravissaient nos grand-mères. Elle était née avec Johann Strauss au bord du beau Danube bleu. Des tziganes l'avaient fait chanter sur leur violon nostalgique. Elle avait emporté dans son tourbillon fol des couples souriants, heureux de vivre. Et, précisément, elle symbolisait cette Vienne d'avant Sarajevo, capitale de la politesse épidermique et de l'insouciance à fleur de peau.

Le miracle, c'est que Franz Lehar se survive à lui-même. Au

lieu de se renouveler, il continue. Il renoue une tradition par-dessus les ruines. C'est anachronique. C'est faux. C'est charmant, quand même. La public, saturé de musique syncopée, les nerfs malades d'avoir trop entendu les dissonances du banjo et les stridulations de la trompette, réclame, sur une mesure à trois temps, des valse berceuses.

La faillite d'un monde est consommée. Nous nous acheminons tout doucement, au son des musiquettes de Lehar, vers des demains modestes et faciles, qui rappellent étrangement le temps où le journal d'un sou, le bouillon Duval, le sourire du proprio et la valse de Lehar composaient un quiet ordinaire. Dis-moi l'air que tu siffles : et je te dirai comment tu vis.

Dickens

Comme chaque année, on a fêté à Londres l'anniversaire de la mort de Dickens. Le fait ne peut passer pour indifférent aux yeux de ceux qui se complaisent à honorer dans certains chefs-d'œuvre cet homme éternel dont parle Chesterton.

Les personnages de Dickens ne peuvent pas mourir. Après tant d'années, ils retrouvent parmi nous et à cent mille exemplaires l'original de leur portrait. M. Pecksniff a beau habiter une rue moins sombre et améliorer ses affaires : il est encore M. Pecksniff et toujours aussi paradoxal. Malgré la crise, M. Micawber a conservé ses illusions. Il sait bien qu'il gagnera à la prochaine Loterie, qu'au bout de la rue il y a un coin et, derrière le coin, la Prospérité qu'il attend.

On aime, on souffre, on espère encore comme au temps de David Copperfield, et la pédagogie de M. Murdstone a encore de nombreux représentants qui échappent à la sentence des tribunaux. Scroodge, l'horrible Scroodge n'a jamais eu affaire à tant d'esprits, à tant de spectres que de nos jours. Quant à M. Pickwick, voulez-vous parier qu'il assistait au procès de Flemington et que c'est lui qui a tiré la morale de l'histoire : une morale naïve et qui peut passer pour sentimentale?

Il y en a qui chercheront toujours dans Dickens des caricatures. Mais l'homme n'est-il pas à chaque instant la caricature de lui-même?

Une fête de l'éloquence

CONSCIENCE de ROI!...

Panégyrique du Roi Albert

PAR LE

PÈRE SANSON

«... le plus fameux de nos orateurs sacrés.»
«... la plus belle voix de l'éloquence française...»



Il y aura foule demain, samedi, et dimanche, à 5 heures, dans la grande salle des fêtes du Collège Saint-Michel, pour entendre l'illustre orateur exalter le « noble et grand Souverain dont la mort sera certainement aussi exemplaire que la vie... », qu'il faisait applaudir, le 17 février 1934, dans cette même salle, à l'heure où, là-bas, à Marchelles-Dames, le roi Albert expirait...

Cartes numérotées à 5, 10, 15, 20 et 25 francs, chez Lauweryns, 20, Treurenberg.

Cette conférence sera faite également : à Anvers, le 19 mars; à Gand, le 20 mars; à Charleroi, le 22 mars; à Tournai, le 23 mars; à La Louvière, le 25 mars; à Liège, le 26 mars.

Un déchu de la gloire

Béranger

Des odes de Prudhomme...
Une des preuves les plus criantes
de la bêtise du public.

GUSTAVE FLAUBERT.

Comme c'est un peu dégoûtant,
le Béranger!

ANDRÉ BEAUNIER.

M^{me} de Chateaubriand souriait volontiers des incartades et des fantaisies incessamment renouvelées de l'Enchanteur : elle en avait tant vu! De science sûre, elle le savait incurable. Et l'indulgente postérité fait souvent comme elle. Convenons toutefois qu'aux approches des journées de Juillet, mortelles à la légitimité, René sexagénaire s'évertuait à gêner notre admiration.

La très corporelle « sylphide » du moment, c'est à Rome qu'ambassadeur du Roi très chrétien il s'en était fraîchement toqué. Jolie, fine et cultivée, mais étalant sans vergogne un extrême libertinage d'esprit et de mœurs, Hortense Allart n'en était pas à sa première aventure. Il promenait maintenant sa maîtresse dans Paris, tel un rapin sa grisette, dînait tête à tête avec elle au cabaret de l'*Arc-en-Ciel* et, tout en sablant le champagne, l'écoutait chanter les couplets médiocrement orthodoxes du chansonnier national. Ensuite de quoi, nous confia-t-elle plus tard « avec moins de pudeur que de simplicité (1) », « dans cet endroit solitaire, il faisait ce qu'il voulait (2) ». Elle connaissait Béranger, à qui la liait depuis trois ans une sorte d'amitié amoureuse. C'est elle qui va rapprocher de lui son amant.

Mais lequel des deux fera, pensez-vous, les avances? Le faux bonhomme, expert à caresser dans ses rimes les passions de la foule, attentif en outre à se draper devant sa clientèle dans une vertueuse pauvreté, essentielle à son personnage, et vaguement inquiet de cette accointance aristocratique et cléricale dont il n'espère aucun profit et qui sans doute le flatte, mais peut aussi le compromettre? Non. Ce sera donc Chateaubriand. Lui, prince magnifique des lettres, champion aujourd'hui branlant du trône et de l'autel, on le verra solliciter dans sa gloire l'honneur d'être reçu par le chancre égrillard de Catin, de Margot, de Lisette et de Frétilton, par le voltairien de carrefour qui fait profession de baver sur l'Eglise et sur la royauté et qui, par deux fois, fut justement coffré pour outrage à la morale publique, à la religion et au roi. Nous le suivons, en rougissant, de la rue d'Enfer jusqu'à Montmartre, où il va faire sa cour à cet « illustre ami ». Car, passant à l'opposition, ne lui faut-il pas gagner ses faveurs et qu'on sache, aux Tuileries, ce qu'il en coûte de se brouiller avec lui? Au cours de sa visite, il exprima d'un ton pénétré le vif regret de n'être pas chanté par son hôte, comme le *Juif errant*; et Béranger comprit (3).

Mais les Bourbons tombèrent devant qu'il se fût exécuté, et le couple se trouva bientôt uni contre le régime philippiste. Prêt à « fuir sa patrie », René s'impatientait, réclamait sa chanson. La chose n'avancait guère. A force de suer sur ses strophes, le poète avait mesuré les difficultés de l'entreprise : ce n'était pas commode, à coup sûr, de célébrer, sans se renier un peu soi-même, un homme dont le séparaient aujourd'hui comme hier tant d'idées, tant d'actes, tant d'événements, des abîmes! Finalement, en septembre 1831, Chateaubriand fut servi. Non sans scandale :

(1) ANDRÉ BEAUNIER, *Trois Amies de Chateaubriand*.

(2) M^{me} DE SAMAN, *Les Enchantements de Prudence*. M^{me} de Saman est le pseudonyme d'Hortense Allart de Méritens.

(3) Il rendit la visite, « mal mis jus qu'à l'affectation ».

« Réjouissez-vous, monsieur, — lui écrivit à cette occasion un vieux chevalier de Saint-Louis (1), — d'être loué par celui qui a souffleté votre roi et votre Dieu. » Il ironise à ce propos, dans les *Mémoires d'Outre-tombe*; mais, n'en doutons point, il se sentit touché.

Ces stances fameuses, il les avait par avance royalement payées. Ne venait-il pas d'encenser Béranger dans ses *Etudes historiques*, où le chansonnier se voyait mis au nombre « des plus grands poètes que la France ait produits » et digne d'évoquer à la fois La Fontaine, Horace et Tacite? Il n'en reste pas là; sa lettre de remerciement suit de près la chanson : « Dans l'anarchie de la nouvelle école, peu de juges aujourd'hui sont capables d'apprécier ce qu'il y a de fini et d'achevé dans vos vers, peu d'oreilles assez délicates peuvent en savourer l'harmonie. Le travail le plus exquis s'y cache sous le naturel le plus charmant. » On ne s'étonne point que Béranger hume complaisamment ces capiteuses louanges d'un maître, qu'il sache cette lettre par cœur, qu'il la serve à ses amis, ni qu'après l'équipée de la duchesse de Berry, sa gratitude l'entraîne auprès de Chateaubriand détenu à la préfecture de police. Dans son *Essai sur la littérature anglaise*, ce dernier reprendra la cassolette :

« L'art n'ôte rien au succès auprès de la foule, quand il est réuni au vrai talent : les chansons de Béranger, composées avec le soin que Racine mettait à ses vers, et qui sont, pour ainsi dire, travaillées à la loupe, sont descendues aux classes inférieures de la société, le peuple les a apprises par cœur, comme les écoliers apprennent le récit de Thémistocle. Ainsi que La Fontaine dans la fable, Béranger dans la chanson s'élève au plus haut style. La popularité attachée à des vers de circonstance, à des moqueries spirituelles passera, mais des beautés supérieures resteront. »

Le temps avait coulé depuis 1831; il semble que cela se voie. René paraît moins échauffé que naguère et pèse plus strictement l'éloge; il va jusqu'à l'égratignure. Mais est-il, même aujourd'hui, parfaitement sincère? Ah! l'on voudrait en être plus sûr que « l'illustre ami ». Le pauvre Béranger ne parvint jamais à s'en convaincre : « Il fait semblant de m'aimer », gémissait-il. Il doutait encore dans ses dernières années si le maître enjôleur ne lui avait pas, à des fins tout égoïstes, joué la comédie de l'amitié. « Il n'aimait de moi — dit-il un jour à Lamartine — que son plaisir et ma popularité. » N'est-ce pas d'un assez bon psychologue?

* * *

Thuriféraire d'un Béranger, si Chateaubriand nous choque, c'est qu'il est Chateaubriand, non qu'il détonne parmi ses contemporains. Il leur fait chorus. On n'aperçoit, à cette époque, autour du chansonnier national que des encensoirs. Sa fortune littéraire, comme sa popularité, tenait du prodige.

C'est au déclin de l'Empire, en 1813, que son nom commence à se répandre dans Paris. Né en 1780, Pierre-Jean de Béranger touche à la maturité. D'humbles origines presque plébéiennes, en dépit de cette particule dont il se gausse volontiers en public, lorsqu'il juge à propos de vanter sa roture, mais qui lui permet à d'autres moments d'évoquer, dans le privé, une suite de nobles aïeux florentins, les Berangeri, nés de la féconde imagination paternelle. Une enfance quasiment orpheline, délaissée au berceau par une mère sans tendresse, par le plus instable et le plus étourdi des pères, cahotée de foyer en foyer, d'école en école, d'atelier en atelier, et qui s'élève vaille que vaille et s'instruit au hasard des lectures, pour ne dépasser jamais le « primaire ». Une adolescence prématurément émancipée, besogneuse, libertine, un peu bohème, empêtrée déjà d'une concubine et d'un bâtard.

(1) Remy de Gourmont était de l'avis du vieux chevalier. *Promenades littéraires*, 5^e série.

Un esprit éveillé, curieux, caustique et dénigrant, franc en apparence, serf en vérité des plus absurdes préjugés à la mode, hanté d'images érotiques, sans délicatesse, ni élévation, ni grandeur; une âme platement honnête, retorse et rusée sous un masque de bonhomie, circonspecte et calculatrice avec des mines détachées, courtisane toujours de la foule. Une assez basse moralité; un déisme des plus accommodant pour toute religion.

Par la protection du fabuliste Arnault et la grâce du grand maître Fontanes, le voilà depuis peu, avec de chétifs appointements, expéditionnaire dans les bureaux de l'Université. Aux heures de loisir, loin des cartons verts ou même — pourquoi pas? — à leur ombre, il rime des couplets grivois dont se régalaient au soir ses amis et qui, parus dans quelque recueil, émoustilleront le populaire et le bourgeois égrillards. Au *Caveau* ressuscité, il soutient, en compagnie de Gouffé, de Désaugiers, du gastronome Grimod de la Reynière, d'autres lurons, le renom de la vieille gaieté française. Déjà le *Roi d'Yvetot*, si prudemment frondeur que l'Empereur lui-même n'avait pas froncé le sourcil, courait partout; les sociétés chantantes, qui foisonnaient, s'en disputaient l'auteur. Mais c'est à ses gaudrioles surtout que celui-ci devait sa faveur; et le compère exploitait, en débitant avisé, le fructueux rayon de l'ordure.

« Le public — écrit M. Lucas-Dubreton, son excellent historien — est ravi par cette chanson exactement polissonne, « déshabillée et non pas nue, cynique et non pas sensuelle », qui n'a rien de l'exaltation des « anciens Grecs », dont Béranger faisait si grand cas. Point de désinvolture naturelle chez lui, rien de la verve gauloise de Désaugiers; il pratique l'équivoque, le mot à double entente, avec un sérieux, une attention qui satisfont « les délicats », mais enlèvent le plus souvent au couplet sa libre allure : ce n'est point un poète aviné, plutôt un poète « qui se met à table » et sait être obscène avec réflexion (1). »

Tant que dura l'Empire, Béranger porta dans son âme le deuil des libertés républicaines — il y croyait ferme, comme à la « sainte Révolution » — étouffées par le despotisme. En silence, toutefois, car le maître se montrait peu endurant, sa police avait l'oreille fine, la main prompte et lourde, et ce Pierre-Jean, qui s'était valeureusement dérobé à la conscription, ne témoignait nul goût pour l'héroïsme : plutôt les goguettes.

Après Waterloo, il se réserve, flaire le vent. *Les Chansons morales et autres*, son premier recueil, paraissent en novembre : peu de politique, une fronde inoffensive, force gaudrioles. C'est un succès. Mais voici Richelieu — l'homme qui, au dire de Talleyrand, connaît le mieux la Crimée, — la Chambre introuvable, une suite de lois réactionnaires. Libérale, jacobine, bonapartiste, populaire, militaire et bourgeoise, l'opposition un moment assoupie se réveille, s'organise, s'enhardit. Suscitée par les *ultras*, elle survit à leur chute et s'attaque à la monarchie restaurée elle-même. Béranger a pris parti : sa chanson ne s'arrêtera plus de harceler le régime. Ministres, députés, magistrats, émigrés, royalistes, ralliés, et le souverain lui-même, tous y passent; y passent aussi, plus qu'à leur tour, les gens d'Eglise, du capucin jusqu'au pape. Mais « le plus mauvais chien de la chrétienté » — ainsi le baptisait Horace de Viel-Castel — se surpasse dans l'ignominie quand il vomit contre les Jésuites ressuscités :

Hommes noirs, d'où sortez-vous (2)?

La Compagnie de Jésus est toujours à l'honneur.

Un soir, chez l'académicien Jouy, qui florissait alors dans le vaudeville et le libretto, il entonne le *Dieu des Bonnes Gens*. Théologie de pipelets et de gaudissarts en gaieté, qui le sacre grand

(1) Lucas-Dubreton : BERANGER, *La Chanson, la Politique, la Société*.

(2) *Les Révérends Pères*.

poète dans le clan voltairien, mais qui dégoûtera Renan, cet aristocrate de l'esprit, et lui donnera envie de se faire « athée pour échapper à son déisme, et dévot pour n'être pas complice de sa platitude ».

Il chante aux dîners de la « Société des Apôtres », où l'on politique le verre en main et dont il est la vedette; il chante au cabaret de la mère Sagnet, d'où ses couplets bachiques, érotiques, satiriques, sentimentaux, prennent leur vol vers toutes les guinguettes de France. En même temps, malgré l'inélégance affectée de sa mise, il est la coqueluche des salons bonapartistes et libéraux; on l'attire, on le cajole, on se l'arrache. Il est l'inséparable de Manuel et celui-ci mort, de son encombrante relique, ce matelas de crin qui suivra Béranger dans tous ses logis, pendant six lustres. Le petit Thiers et le beau Mignet, frais débarqués de leur Midi et qui ne sont pas bêtes, le cultivent à bon escient. Le bonhomme se laisse faire.

Mais son tour de force, disons mieux, son chef-d'œuvre, le voici : quelques chansons admirables, où bat le cœur du peuple, composent au réfractaire qui s'est refusé à l'épopée, au froussard qui, dit-on, frissonnait au bruit d'un coup de feu, une figure littéraire de grognard. A son accent, les vieux de la vieille, les demi-soldes en disgrâce s'émeuvent, reconnaissent un camarade de misère et de gloire. Non sans hyperbole, il devient, aux yeux de Thiers, l'Homère français.

Le 25 octobre 1821, paraissait chez Didot un nouveau recueil dont les dix mille exemplaires s'enlevaient sur-le-champ. Dès le surlendemain, l'auteur se voyait poliment démissionné de son emploi; peu après, le procureur du Roi requérait une information contre le sieur de Béranger. Courier, qui expiait à Sainte-Pélagie le « Simple discours de Paul-Louis », l'avait prédit au chansonnier, et celui-ci ne s'était pas fait faute d'y compter. Condamné à trois mois de prison, il subit à Sainte-Pélagie une captivité non moins bénigne que celle du « vigneron » dont il y avait pris la place. Douce prison! Outre les alexandrins de la Sapho française, cette sensible Adélaïde Dufresnoy, qui l'appelait gentiment « vainqueur d'Anacréon » et « mélodieux captif » et qu'en retour il gratifia du titre d'immortelle, il y reçut les félicitations du duc de Dalmatie, un flot continu de visiteurs et tant de victuailles qu'il put tenir table ouverte pour ses codétenus politiques.

Cela devait recommencer sous Charles X. Lancées en 1828, ses *Chansons nouvelles* glorifiaient une fois de plus Napoléon et vilipendaient de plus belle Eglise et royauté. Les juges frappèrent plus fort. Sans que sa cellule désempât, le chansonnier populaire passa neuf mois à la Force. « Il n'était pas de bonnetier ou de gargotier ou de lecteur du *Constitutionnel* — dit-il plus tard à Hugo — qui ne se crût le devoir de venir me consoler dans mon cachot. Allons voir Béranger! Tiens! Si j'allais voir Béranger! On venait. (1) » Les peintres se disputaient l'honneur de sa portraiture; les coryphées du romantisme, qu'il prisait peu jusqu'alors, Hugo, Vigny, Dumas, Sainte-Beuve, accoururent avec révérence; il y eut parmi les gens de lettres, écrit M. Lucas-Dubreton, « une émulation de platitude ».

Quand la geôle s'ouvrit, Polignac venait par la faveur royale d'être appelé aux affaires, Polignac, honnête homme et conseiller funeste, nom chargé d'une vieille animadversion populaire et qui valait un programme. Si les ultras applaudissaient à cet avènement, on ne dissimulait pas sa joie dans le camp libéral et républicain. Il fut clair aussitôt que le régime courrait aux pires aventures, et ses fautes précipitèrent en effet la catastrophe.

Béranger triomphait. Il se devait de faire sa partie dans la « grande semaine »; mais il sut la faire en grognard de cabinet, sans descendre dans la rue au péril de sa chère guenille. Comme

le dit joliment M. Lucas-Dubreton, il s'improvisa « le souffleur des événements »; de toutes ses forces, l'heure de la République n'ayant pas sonné, l'émeutier en chambre poussa le duc d'Orléans. Il présentait d'ailleurs que son propre destin s'accomplissait avec celui des Bourbons : « En détrônant Charles X, dit-il, on me détrône. » Au lendemain des journées de Juillet, il vit les sujets manquer à ses chansons et sa veine épuisée. Il devenait un ancêtre. Il se résolut, en 1833, à publier un dernier recueil, « magnifique et inespérée terminaison — nous assure le complaisant Sainte-Beuve — d'une œuvre qui paraissait close », et rentra dans le silence.

Sa popularité restait entière, immense, non pas, comme on l'a trop dit, nationale (1). Mais le chansonnier vieillissant s'assagissait et, sans renier l'idéal républicain, s'accommodait volontiers de la monarchie bourgeoise. Il assista en spectateur inactif et fort inquiet à la révolution de Février. Envoyé malgré lui par plus de deux cent mille suffrages parisiens à l'Assemblée constituante, le bonhomme crut devoir à son rôle si soigneusement cultivé d'y paraître avec une huppelande râpée et un pantalon criblé de taches, témoignages patents de sa glorieuse roture et de son orthodoxie démocratique. Il s'empressa d'ailleurs de démissionner. S'il ne vota point, au plébiscite de décembre, pour Louis Bonaparte, qui s'était donné la peine de l'aller voir, il ne s'émut pas trop du coup d'Etat et ne bouda point ce nouvel Empire auquel, en popularisant la légende napoléonienne, il avait de son mieux préparé les voies.

Déjà, dans quelques esprits moins simples que le commun de ses fidèles, s'insinuait un doute : sa vertu républicaine était-elle vraiment si ferme, si pure? Plus d'un commençait à en sourire; son « cher fils » Alexandre Dumas ne cachait plus, à Bruxelles, son scepticisme. On avait noté dès longtemps les ménagements et les finesses du vieux madré, son trop visible souci d'entretenir une popularité dont il était aussi vain que jaloux, sans compromettre un repos non moins cher à son épicurisme. On y voyait clair, enfin : le bousingot de naguère composait avec la tyrannie; l'idole faubourienne lentement s'effritait.

Comme l'approche de la mort avait singulièrement réduit sa confiance en le « Dieu des bonnes gens », le couplet voltairien fit mieux que de pactiser aussi avec les hommes d'Eglise : il leur rendit les armes. Il regrettait maintenant d'avoir été, coupable inconscient, l'écho d'un siècle incrédule. On le surprit à genoux, les mains jointes sur son lit; il parlait volontiers de religion, protestait de ne vouloir point finir comme le malheureux Lamennais, son ami. Il réclama le curé de sa paroisse, fit amende honorable, se confessa, fut absous et mourut chrétiennement. C'était le 16 juillet 1857.

Les faubourgs s'émeurent. Crainte d'une manifestation républicaine autour du cercueil, le gouvernement « bombardra » le défunt illico *poète national* et lui décerna aux frais de l'Empereur des funérailles officielles, plus militaires — ironie! — que celles d'un maréchal de France vingt fois victorieux. Dans le pompeux convoi qui montait vers le Père-Lachaise, un peuple en rumeur, collé aux façades, reconnaissait, habits noirs noyés dans un flot de soldats, Thiers, Villemain, Mignet, Cousin et ce féroce ironiste de Mérimée. C'est à ce familier des Tuileries qu'était réservé le mot de la fin : « Quand il s'agit d'enterrer un ami du peuple, un souverain ne doit pas regarder à la dépense. »

* * *

(1) Veillot s'écriait, à propos de cette épithète menteuse : « En sorte que tout ce qui, en France, n'a pas chanté, pensé, aimé, haï, conspiré avec Béranger, n'appartient pas à la nation, n'est pas national, était et demeure étranger sur le sol de la patrie. Cela est flatteur pour la nation. Il faut savoir chanter les chansons de Béranger pour être Français, le parti qui chante Béranger est la France, et il n'y a pas d'autre France. »

(1) VICTOR HUGO : *Choses vues*.

Sa gloire avait pâli déjà. Ils étaient loin, les jours d'enthousiasme où l'Olympien de Weimar, plus judicieux d'habitude, proclamait Béranger « un sujet d'admiration non seulement pour la France, mais encore pour l'Europe civilisée »; où, devant les grands lyriques du romantisme en floraison, l'âcre et bouffonnant Henri Heine avançait effrontément qu'il n'y avait pas du tout de poésie en France, à l'exception de « l'incomparable et divin Béranger »; où Liszt éblouit le comparait tout uniment au Raphaël de la *Vision d'Ezéchiel*; où Stendhal lui aussi, mais sans trop nous étonner, le tenait pour le plus grand poète français de son époque, hormis peut-être Lamartine.

Ce dernier, cependant, s'obstinait dans le culte du mort. Soit qu'il s'abusât pleinement, soit qu'à son illusion se mêlât quelque soin de ménager, au lendemain des obsèques, le sentiment populaire, le poète des *Harmonies* couronnait d'éloges dithyrambiques, dans son *Cours familier de littérature*, le chantre de *Frétilton*. Une débauche de fleurs! Veillot perdit patience et lui reprocha vertement de gonfler sans mesure « cette illustre baudruche qui plane depuis trois mois sur la patrie de Corneille, de Racine et de Bossuet (1) ».

Ce reproche, Sainte-Beuve l'eût mérité jadis, quand il traçait à la gloire de Béranger, dans sa prime ferveur, ces portraits « tout en lumière », si flattés qu'ils faisaient pleurer d'aise le modèle. Il n'y avait point, à l'entendre, d'artiste plus accompli; il allait jusqu'à lui découvrir une « grande âme ». Mais, leurs relations ralentissant, le lucide critique n'avait point tardé à se reprendre; il s'était aperçu que ses portraits pouvaient paraître « un peu disproportionnés »; il s'en excusait presque : « Il y avait en moi, dans ces années, un trop-plein de sensibilité et d'enthousiasme, un besoin d'admirer et de pousser à l'idéal chaque objet de mon culte (2) ». Le chansonnier devait éprouver à son dam, en 1850, qu'il avait eu raison de se défier de son caudataire.

Sainte-Beuve entreprit, cette année-là, de peindre en pied derechef son vieux modèle, « sans le surfaire, cette fois, sans le flatter ». Il n'avait pas mis d'ombre? Il en mettra généreusement. S'agit-il de l'écrivain dont il avait un peu vite loué la forme parfaite, voyons-le éplucher quelques chansons fameuses, voire le *Dieu des Bonnes Gens*. Il ne fait plus grâce d'aucun défaut : ici, la déclamation, le vague, l'obscurité poussée jusqu'au logogriphe; là, l'impropriété, le prosaïsme, la recherche alternant avec la vulgarité; ailleurs, des fissures, des coutures, un style vieilli, de pauvres vers, une pauvre pensée. L'idée première, le motif, presque toujours charmants et poétiques; l'exécution souvent défectueuse. Et Sainte-Beuve appuie durement : « Cette remarque se renouvelle et se vérifie pour moi presque à chacune des chansons de Béranger (3) ».

Écoutez-le railler le refrain qui, tous les six ou huit vers, coupe l'haleine au poète : « Supposez une lecture touchante ou sublime faite à haute voix dans la loge du portier, un peu comme dans la scène d'Henri Monnier. Au moment où le lecteur commence à s'échauffer et à user de tout son organe, un mot brusque venu du dehors : *Le cordon, s'il vous plaît!* l'interrompt et lui coupe la voix. Ce *Cordon, s'il vous plaît*, c'est le refrain obligé. Si haut que soit le poète, et fût-il monté pendant la durée du couplet jusqu'au premier étage ou jusqu'au belvédère, il faut qu'il redescende tout d'un coup brusquement, quatre à quatre, pour tirer à temps ce malheureux cordon du refrain. Dans quelques cas, cela fait merveille à force de dextérité; dans beaucoup d'autres cas, on s'y casse bras et jambes. Ce que j'appelle le *coup de cordon* est très sensible dans les derniers couplets du *Dieu des Bonnes Gens*. »

Est-ce une « grande âme », est-ce un cœur bien placé que mani-

festent les couplets polissons de *Ma Nourrice* et de *Ma Grand' Mère*? Sainte-Beuve, à coup sûr, ne donne l'exemple ni de l'austérité ni de la pruderie; mais il goûte la bienséance et garde le sens du respect; il réprouve l'indécence grossière et le cynisme. Discrètement, mais nettement, il marque ici son blâme : « Au point de vue de la moralité populaire, il n'est pas très bien peut-être de compromettre à ce degré, dans un type grivois, ces deux personnes respectables, sa *nourrice* et sa *grand'mère*. »

Ce qui, d'autre part, agace vivement le critique, c'est la prostration perpétuelle de Béranger devant l'idole populaire, l'orgueilleux étalage de ses origines plébéiennes, le parti pris de réserver au peuple le privilège de toutes les vertus : « Il s'est vanté d'être du peuple quand il suffisait de ne pas se vanter du contraire. Et pourquoi, je vous prie, cette vanité de naissance ainsi affichée au rebours, mais toujours affichée? Y a-t-il de quoi se vanter d'être sorti de terre ici plutôt que là? Et ne serait-il pas plus simple et plus humble de se redire, avec un antique poète : « Un même chaos a engendré tous les mortels?... » Vous savez bien, ô Poète, aujourd'hui à demi dégouté, mais non encore revenu du rôle, vous savez bien, et vous l'avez dit, qu'il y a dans le monde *plus de fous que de méchants*, mais il y a beaucoup de fous, vous le savez aussi : ne faisons donc pas d'une classe, si nombreuse qu'elle soit, l'origine et la souche de toutes les vertus. C'est là un côté petit des Chansons de Béranger, et que l'avenir même, fût-il le plus démocratique du monde, ne relèvera pas... Cette préoccupation de la sagesse et de la vertu infaillible des masses le diminue beaucoup, à mon sens. »

Bien qu'en l'estime de Sainte-Beuve la gloire de Béranger passât son mérite, il n'en persistait pas moins à nous le donner pour « un des plus grands » poètes, « non le plus grand » — il ne manquerait que cela! — de son âge. Il le place dans le « groupe second » des Burns, des Horace, des La Fontaine; leur inférieur, toutefois, car « ces derniers, qui n'ont jamais été des poètes de parti, restent par là même plus élevés et d'un ordre plus universellement humain... Ils n'ont cajolé aucune passion, ni dorloté aucune sottise humaine. Si Béranger en a fustigé plus d'une, ç'a trop été pour en caresser d'autres ». Et cette raison n'est pas la seule, assurément, de l'infériorité du chansonnier.

Le critique des *Lundis* s'en est-il tenu à son propos? N'a-t-il ni surfait, ni flatté le modèle? Il paraît difficile aujourd'hui d'en douter, mais nombre de lettrés en doutèrent assurément dès lors. Telle tare couverte par Sainte-Beuve d'un silence indulgent trouvait des juges sévères. Écoutons un instant Veillot : « Il (Béranger) a, pour servir ses passions, dégradé la langue comme l'âme du peuple. Il a parodié les paroles de la prière pour outrager les sentiments chrétiens; il a tourné en ridicule la foi, les sacrements, la pudeur et la mort; il s'est glissé jusqu'au pied des autels pour y grimacer des impuretés et des blasphèmes, il a aspergé de son vin de cabaret la tiare, la couronne, les reliques des saints, la robe des Sœurs de Charité; il a été aussi indulgent pour les vices les plus honteux, pour l'adultère, pour le libertinage et pire encore, qu'il a été insultant et amer pour les dignités les plus augustes et pour les vertus les plus salutaires. »

Même dans le camp des incrédules et des sceptiques, tous n'ammistiaient point la bassesse intellectuelle et morale qui nous écœure dans maints couplets obscènes ou impies.

On s'en aperçut bientôt, quand M. Homais se glorifia, dans la cuisine du *Lion d'Or*, d'adorer « le Dieu de Béranger » et qu'au dîner qui suivit le baptême de la petite Berthe Bovary, cet immortel imbécile entonna, vers les liqueurs, le *Dieu des Bonnes Gens*. Homais du Parnasse, le chansonnier national vivait encore : peut-être entendit-il éclater sur son œuvre le rire énorme et méprisant de Flaubert.

On le vit mieux encore, en 1859, quand parut dans les *Débats*

(1) L. VEUILLOT : *Mélanges*, 2^e série, t. III.

(2) SAINTE-BEUVE : *Portraits contemporains*, t. I. Les articles sur Béranger parurent l'un en 1832, l'autre, l'année suivante.

(3) SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t. II.

le mémorable et courageux article d'Ernest Renan sur la *Théologie de Béranger* (1). Je sais peu d'exécutions aussi complètes, aussi justes, aussi dédaigneuses. Avec quelle force est dénoncée l'insincérité foncière de l'écrivain! Sa légèreté n'est pas naturelle, mais « réfléchie et voulue »; dans l'expression de sa gaieté « menteuse » on ne voit « qu'une amplification d'écolier », et se conçoit-il, au surplus, « qu'un homme de sens ait accepté devant le public ce rôle de faux ivrogne et de faux libertin? »; feinte non moins, sa modestie. A propos du libertinage des *Chansons*, Renan porte plus haut le débat et ne craint pas d'accuser l'esprit national lui-même : « Le vice égrillard, la coquetterie de l'immoralité, la gentillesse du mal, voilà le péché français par excellence, voilà la petitesse, voilà le ridicule dont la France croit se laver par son air dégagé et son éternel sourire. Voilà aussi ce qui ne fera jamais de grande poésie. Il n'y a pas de poésie des mauvaises mœurs. »

La popularité de Béranger, c'est le péché français qui se mire en soi-même et qui s'applaudit : « Un grain de polissonnerie lui a fait tout pardonner. Qu'on examine les réputations devenues nationales, on verra qu'il n'en est presque aucune où n'entre ainsi un peu de la faveur qui s'attache à un certain mauvais goût... Il ne faut pas être trop délicat. Au lieu de scruter avec crainte le problème que d'autres trouvent si clair, soyez vulgaire, riez, faites des chansons à boire, flattez les erreurs populaires, et il vous sera pardonné. Vous serez national. Cela est tout simple; chaque pays recherche la liberté qui lui convient. »

Aristocrate spirituel, Renan avait horreur « des opinions plates » et se devait de toiser avec mépris la « théologie roturière » de l'amuseur public. Ce railleur qu'on trouvait charmant « nous paraît maintenant — écrit-il — fermé à toute nuance un peu déliée. D'un côté, nous sommes blessés de son rire : quand il raille l'huile sainte et Liesse, il nous offense; car songez, disons-nous, à ceux que cette onction a consolés; songez combien de cœurs simples ont battu à la vue de ces tours, au récit de ces miracles. De l'autre, son Dieu de grisettes et de buveurs, ce Dieu auquel on peut croire sans pureté de mœurs ni élévation d'esprit, nous semble le mythe du béotisme substitué à celui de l'unique sentiment. » Et, courbé devant le mystère dont s'enveloppe la majesté de l'Être infini, Renan poursuit avec une gravité triste, avec une éloquence dont la noblesse ne saurait être méconnue et qui nous émeut :

« Ce Dieu de guinguette et de gens attablés, à qui l'on frappe sur l'épaule, qu'on traite en camarade et en bon vivant, m'irrite comme une usurpation de titre de noblesse. Non, ils ne peuvent te connaître, être saint qu'on n'entrevoit jamais que dans la sérénité d'un cœur pur. Tu n'appartiens qu'à nous qui savons te chercher. Les blasphèmes de l'homme de génie doivent plus te plaire que le vulgaire hommage de la gaieté satisfaite. L'athée est bien plutôt celui qui te méconnaît à ce point que celui qui te nie. Le désespoir de Lucrèce et de Byron fut plus selon ton cœur que cette confiance effrontée de l'optimisme superficiel qui t'insulte en te bénissant. »

« L'idée d'une confraternité religieuse avec ceux qui adorent de la sorte », Renan la repousse avec indignation,

Tout montagnard qu'il eût été, tout républicain qu'il demeurât, Leconte de Lisle ne ménageait pas davantage le chansonnier populaire, si lestement sacré poète national — sourions un instant à l'ironie renanienne — par « une autorité presque indiscutable »; mais il motivait autrement son arrêt. Pauvre, frustré de sa juste gloire, l'auteur des *Poèmes antiques* méprisait profondément « cette lie des poètes », les « quêteurs de popularité », ceux « dont l'ambition consiste à devenir quelque trompette publique, pendue

à l'angle des rues, et dans laquelle soufflent le vent et la multitude ». Son esthétique hautaine condamnait d'ailleurs sans merci les basses gaudrioles et les pamphlets rimés auxquels Béranger devait le plus clair de sa renommée. Quand ce dernier, toujours prêt à se poser en sage et en donneur de conseils, s'avisa d'écrire à Legouvé : « Ne faites pas comme tous ceux qui se contentent de l'art pour l'art », Leconte de Lisle lut sa lettre avec le même dégoût que Flaubert, « comme une chose bien fétide ». Il l'avait, au reste, déjà jaugé : au cours d'une visite où l'on avait parlé de Byron, Béranger n'avait-il pas laissé tomber : « Des vers comme ceux-là, j'en ferais en dormant »? — « Vous feriez bien de dormir souvent », avait riposté Leconte de Lisle, en prenant la porte. On ne l'avait point revu.

Or, le *Nain jaune* lui ayant demandé, en 1864, quelques études sur les poètes modernes, morts et vivants, le maître parnassien déclara superbement ses vues :

« La vertu d'un grand artiste, c'est son génie... Il porte à la majesté de l'art un respect trop pur pour s'inquiéter du silence ou des clameurs du vulgaire et pour mettre la langue sacrée au service des conceptions viles. Le clairon de l'archange ne se laisse pas emboucher comme une trompette de carrefour.

» J'étudierai dans cet esprit l'œuvre des poètes contemporains. Jedemanderai avant tout à chacun d'eux ses titres d'artiste, certain de rencontrer un penseur et une haute nature morale, mais non comme l'entend la plèbe intellectuelle, là où j'admirerai la puissance, la passion, la grâce, la fantaisie, le sentiment de la nature et la compréhension métaphysique et historique, le tout réalisé par une facture parfaite, sans laquelle il n'y a rien (1). »

A qui songeait-il en évoquant dans cet avant-propos la langue sacrée des Muses, déshonorée au service des conceptions viles, et ce penseur selon la plèbe intellectuelle, et cette imperfection égale au néant? N'en doutez point : à Béranger.

Puis, sans tarder, c'est contre lui qu'il ouvre l'attaque. De grands poètes populaires et nationaux, on en vit chez les races jeunes et naïves, dans les temps de poésie primitive : « révélateurs antiques du Beau », ils « poussent à travers les siècles les premiers cris sublimes de l'âme humaine ». Des poètes pareils, moins grands peut-être, mais vrais encore, « dignes de sympathie et d'admiration », surgissent parfois chez les races vieillies : ce sont « de libres esprits, rebelles à l'aplatissement général... » « sans trop de culture littéraire, mais habiles à exprimer, dans une langue spontanément éloquente et colorée, les traditions qui survivent, les tristesses vagues, les rêveries confuses, les dures misères et les joies rapides de la foule ».

Mais aujourd'hui? Non. « Au moment néfaste où les imaginations s'éteignent, où les suprêmes pressentiments du Beau se dissipent, où la fièvre de l'Utile, les convoitises d'argent, l'indifférence et le mépris de l'Idéal s'installent victorieusement dans les intelligences même lettrées, et, à plus forte raison, dans les masses incultes, il n'y a plus de poètes populaires, il est insensé de supposer qu'il puisse en exister. Les seules voix qui chantent ne montent plus de la multitude; elles tombent de hauteurs inaccessibles au vulgaire et viennent se perdre sans écho dans le bruit des locomotives et le hurlement de la Bourse. Désormais l'Art est forcément désintéressé des préoccupations contemporaines; la rupture est définitive entre la foule et lui. » N'est-ce pas l'accent de la fameuse invective : *Aux Modernes*?

Objectera-t-on Béranger? « Le génie de Béranger — répond Leconte de Lisle — est à coup sûr la plus complète des illusions innombrables de ce temps-ci... Je nie radicalement le poète aux divers points de vue de la puissance intellectuelle, du sentiment de la nature, de la langue, du style et de l'entente spéciale du

(1) ERNEST RENAN, *Questions contemporaines* (1868).

(1) LÉCONTE DE LISLE : *Derniers Poèmes*.

vers, dons précieux, nécessaires, que lui avaient refusés tous les dieux, y compris le *Dieu des bonnes gens* qui, du reste, n'est qu'une divinité de cabaret philanthropique... Rien ne revit dans ces maigres pamphlets à refrains, pauvrement conçus, pauvrement écrits, si ce n'est l'inutile souvenir de vieilles et puérides polémiques étrangères à la poésie. »

Et Leconte de Lisle poursuit :

« Esprit médiocre, rusé sans finesse, malicieux sans verve et sans gaieté, sous le couvert d'une sorte de bonhomie sentimentale, et mené en laisse par ce bon sens bourgeois qui l'a toujours guidé, dans le cours d'une longue vie, avec l'infaillibilité de l'instinct; conformant sans efforts, et en tout point, les parties successives de son œuvre à l'opinion moyenne; dénué d'études historiques, métaphysiques, religieuses; très hostile, de nature et de parti pris, à la grande poésie anglaise, allemande, orientale, ainsi qu'à notre propre naissance littéraire, Béranger, on peut l'affirmer, n'a jamais pensé, rêvé, jamais entrevu l'Art dans sa pure splendeur, jamais écrit que sous l'obsession permanente des étroites exigences de sa popularité. Manquant de souffle et d'élan, parlant une langue sénile, terne et prosaïque, se servant avec une incertitude pénible d'un instrument imparfait, emprisonné dans un pauvre et grossier déisme sans lumière et sans issue, aucun homme ne devait charmer, et n'a charmé en effet, à un égal degré, la multitude des intelligences paresseuses, ennemies de la réflexion et des recherches spéculatives; aucun homme, enfin, n'a été moins original dans le vrai sens du terme. Et c'est pour cela que, sur la face du globe, partout où la langue française est comprise ou traduite, il n'est qu'une seule gloire qui puisse balancer la sienne, celle de l'illustre Scribe... Nous sommes au niveau de l'inintelligence universelle. »

Roide et tranchant arrêté, dicté d'un bout à l'autre par l'esprit dogmatique, impérieux, véhément, du rare poète à qui des lecteurs qui ne surent jamais lire s'obstinent à conserver un renom d'impassible. Certains souhaiteraient un jugement plus nuancé; mais, pris dans son ensemble, qui l'oserait taxer d'injustice? A coup sûr, Leconte de Lisle ne se trouvait pas seul à prononcer ainsi. Au témoignage de Veillot, la plupart des suivants qui « salaient » Béranger de leurs louanges publiques le méprisaient en secret : leurs « poisons » valaient ceux de Sainte-Beuve (1). La génération parnassienne tout entière applaudissait avec transport à la dure sentence de son chef. D'autres générations la confirmèrent depuis : on peut la croire définitive.

Sévère à l'ennemi « déloyal » et « perfide » de la Restauration, à l'habile courtisan de passions qu'il ne partageait point; à l'apôtre d'une philosophie toujours « plate », souvent « ignoble », et d'une polissonnerie grivoise, exploitées au service de la défiance et de la haine, Ferdinand Brunetière concède à Béranger le nom d'écrivain, mais refuse de l'appeler un poète (2). Dans un autre camp, M. Gustave Lanson se demande si Béranger mérite ce titre et répond : « Il n'a rien que de médiocre dans les idées. Il a une philosophie et une sensibilité de café-concert. Il est irrémédiablement vulgaire. Il a le don de rapetisser, d'ennuiser tout ce qu'il touche : la religion, le patriotisme, l'amour, la morale... Il n'a guère regardé la nature... Pas d'images curieuses ou originales; pas de style savant et artiste; le jargon pâteux, incolore, banal, de tout le monde : le style de Scribe, pour tout dire (3). »

Chante-t-on encore Béranger? Il se peut. On a cessé de le lire, et, l'ayant tenté, j'ose, après Remy de Gourmont, assurer que c'est une lecture sans joie. L'auteur de *Sixtine* et des *Promenades littéraires* témoigne ici pour le Symbolisme. Il constate que de

l'incroyable popularité du chansonnier presque rien ne demeure, pas même l'estime ou la curiosité des lettrés. « Jamais peut-être on ne vit pareil effondrement d'une gloire. Est-ce injuste? Oui et non. Au point de vue de la poésie pure, le mépris où on tient Béranger est fort légitime. Sa langue est misérable, sa technique est malhabile, son lyrisme est vulgaire. Béranger est l'homme des clichés et des lieux communs. Il a débuté dans un temps où la poésie n'avait pas été renouvelée et où lui-même ne songeait guère à la poésie... Je viens de lire les trois volumes des chansons complètes de Béranger, et j'avoue que j'ai rarement entrepris de lectures plus pénibles. On y éprouve même je ne sais quelle humiliation à l'idée que tant de platitudes firent battre les cœurs, soulevèrent des émotions, attendrissements ou colères, dans un monde après tout assez semblable au nôtre... Comme poète, Béranger n'est rien (1). »

* * *

On ne saurait attendre de M. Lucas-Dubreton pareilles rigueurs. Il est rare, en effet, qu'aucune bienveillance, aucune sympathie n'ait guidé le biographe dans le choix de l'échantillon d'humanité auquel il vouera tant d'heures studieuses; presque impossible qu'une sourde amitié ne croisse en lui pour le frère humain dont il s'est appliqué à surprendre les plus secrètes faiblesses, mais dont il scruta par contre les qualités ou les vertus. Béranger n'en était pas complètement dénué; l'écrivain en possédait plus d'une; l'homme aussi, simple, content de peu, libéral de son maigre bien. M. Lucas-Dubreton se devait à lui-même autant qu'à son héros de les lui reconnaître; et nous le louerons hautement de cette justice. Il ne s'est point, toutefois, laissé duper par les grimaces du faux bonhomme, du vieux malin dont il nous offre un si vivant portrait; même nous ne jurerions pas qu'un rien de mépris pour le chansonnier populaire ne se mêle en son for intérieur à beaucoup d'indulgence.

Béranger s'évertua sa vie durant à composer son personnage pour le monde : il fut toujours en représentation. Nul ne déploya plus d'habileté dans l'art de « construire son existence », d'organiser son succès, d'administrer sa gloire, en sauvegardant sa paix. Il veillait sur son repos « comme un avaro sur son trésor » et suivait l'opinion, « comme les gamins de Charlet suivent la musique ». A qui se propose la popularité comme le suprême délice, il reste un modèle presque inégalable.

Oui, certes; mais n'est-ce pas précisément, aux yeux des fiers, sa tare essentielle? « L'écrivain qui n'a pas, une fois au moins, rompu en visière au goût du gros public; qui n'a jamais su, jamais osé parler contre le sentiment de la foule; qui n'a jamais rêvé, jamais essayé de se frayer une voie à l'encontre du torrent des sottises générales, n'est pas un écrivain : il n'a ni la fierté, ni le courage, ni l'indépendance d'esprit qui donnent le style et la vie aux actes littéraires : ce n'est qu'un bourgeois qui beugle avec les autres. » Ainsi parle Veillot, qui s'y connaît. Et je songe à ce vers des *Iambes* :

La Popularité, c'est la grande impudique.

MAURICE DULLAERT.

(1) REMY DE GOURMONT, *Promenades littéraires*, 5^e série.

Le CERCLE SAINT-JEAN CAPISTRAN nous prie d'annoncer que notre collaborateur le COMTE PEROVSKY, membre d'honneur de la SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH (Londres), fera une conférence le mardi 20 mars, à 8 heures (salle de l'Union Coloniale), sur : « UNE ILLUSION DE PLUS : LE SPIRITISME ».

(1) VEILLOT, *Les Odeurs de Paris*.

(2) BRUNETIÈRE, *Manuel de l'Histoire de la Littérature française*.

(3) LANSON, *Histoire de la Littérature française*. M. Lanson s'est repenti depuis, dans une note, de ses rigueurs.

Le roman poétique⁽¹⁾

Mais reprenons notre méditation. Au sentiment du lecteur achevant un roman, aux sentiments de l'auteur correspond un troisième état d'esprit intéressant : celui qui accompagne la narration suivant son cours, celui du lecteur ès qualités — et il faut avouer qu'il est assez piquant pour des observateurs comme vous et moi, comparables que nous sommes à l'ivrogne du mot célèbre (non pas « Voilà comment je serai dimanche » — « mais voilà comme j'ai été dimanche »), il est assez amusant d'analyser à froid l'ivrognerie romanesque, dans laquelle nous sommes si souvent tombés.

Quel est l'état d'esprit du lecteur en proie à l'enchantement romanesque et titubant joyeusement d'un trottoir à l'autre de son esprit, à la poursuite des vapeurs créées par un astucieux illusionniste ? Sans nous interroger sur tous les facteurs de cet état d'esprit, — ce qui serait fastidieux au delà de ce qu'il est permis à un conférencier, même littéraire, — distinguons-en seulement la nuance la plus importante. Il y a deux grandes variétés de voluptés pour le lecteur de roman. D'une part, la volupté de reconnaissance, et de l'autre, la volupté de découverte.

Ces deux sortes de plaisirs ne se manifestent pas indifféremment, ni conjointement. Il y a des romans où l'on se trouve « comme chez soi » ; il en est d'autres où on a l'impression d'en être à mille lieues. Tantôt les histoires imaginaires nous apaisent et nous rassurent ; tantôt elles nous inquiètent et nous dépayser. C'est que la réalité, ou la nature, dont l'objet du roman est de donner une image, peut nous être présentée sous deux aspects absolument distincts. Il n'y a pas seulement deux manières de regarder les choses qui nous entourent — nous l'avons vu tout à l'heure ; elles ont aussi deux façons d'être, dont l'une ressortit au roman réaliste et l'autre au roman féerique.

A première vue on pourrait penser que celui-ci est le moins véridique. Les romanciers féeriques — penseront les observateurs superficiels — sont ceux qui ont renoncé à se tenir dans les limites du monde réel et ont pris le parti de lui substituer un univers entièrement ou partiellement fantaisiste. Cette opération peut être faite au moyen d'effets de style ou de certaines méthodes de composition, ou bien peut résulter d'une déformation systématique de la vision, ou encore peut être obtenue par tous ces procédés à la fois. On peut citer comme exemples modernes de ces diverses variétés de roman féerique, les œuvres de Morand, de Virginia Woolf, de Giraudoux, de James Joyce. Pas une seconde le lecteur raisonnable n'aura l'idée d'aller chercher dans ces fantaisies narratives des émotions naturelles, ni des impressions du même ordre que celles qu'on reçoit chaque jour de la vie. Quant à des renseignements proprement dits, quant à des « clartés nouvelles sur l'âme humaine » telle qu'on en peut retirer des grands romanciers psychologiques, Stendhal, Bourget ou Proust, il n'en est pas un instant question.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, ne l'oubliez pas. C'est le théoricien distingué, c'est le philosophe, c'est le critique équilibré et l'amateur éclairé, c'est le lecteur français, par conséquent moraliste. Ayant écouté respectueusement l'avis de ces personnages éminents, je prends la parole à mon tour, avec la modestie qui s'impose, pour leur répondre qu'à mon grand regret il m'est impossible de partager ces divers avis.

D'abord je suis résolument sceptique quant à la fonction psychologique du roman. Je ne crois pas du tout que M^{me} de La Fayette,

que Benjamin Constant, que Flaubert aient apporté le moindre renseignement sur l'âme humaine. Ouvrant Eschyle ou Aristophane, j'ai été bien obligé de constater que l'idée qu'ils se font de l'homme est au moins aussi riche que celle qui est en faveur aujourd'hui. Si l'humanité a appris quelque chose sur le cœur, sur les passions, sur la vie intérieure depuis la plus haute antiquité, — grâce aux romanciers psychologues et aux écrivains de tout genre, — eh ! bien, je prétends que le secret en est bien gardé.

La seule différence que je puisse observer entre l'homme d'Homère et celui de Julien Green, c'est qu'il se présente sous une autre face, et que le *Visionnaire* montre en action certains ressorts qui ne faisaient que vibrer obscurément au fond de l'âme de Thersite. Mais la réciproque est vraie... Le roman — et l'art en général — se servent des recettes psychologiques : ils ne les servent point. En second lieu, et c'est là surtout mon propos, je nie que la féerie romanesque soit une variante de la nature, par opposition à la réalité romanesque. Je pense, au contraire, que cette féerie est la nature dévoilée ou surprise, tandis que le soi-disant réalisme n'est qu'un artifice fondé sur une idée absolument conventionnelle de la réalité. Vous allez voir que cette vue n'est pas si paradoxale qu'elle en a l'air et qu'elle correspond au contraire à la plus exacte, à la plus profonde vérité.

* * *

Pour cela, commençons par nous rappeler que nous vivons, tous, tant que nous sommes, sur un malentendu.

Dans le dessein de simplifier le travail de notre conscience, nous avons adopté une version du monde et de la destinée qui ne se signale ni par le scrupule, ni, au fond, par la vraisemblance. Chaque homme peut avoir, dans le coin le plus philosophique de son cerveau, une théorie plus ou moins riche et satisfaisante de la réalité où nous vivons. Il n'empêche que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos actes sont préparés et accomplis comme si cette théorie n'existait pas. Spinoza, Thérèse d'Avila et Goya le visionnaire eux-mêmes se lèvent le matin, vont à leurs affaires, parlent en général et pensent le plus souvent comme si l'existence du monde visible, la présence de l'homme sur la terre, le déroulement de la vie, la destinée et la mort étaient des notions parfaitement claires.

Quant à nous, chétifs, si nous divisons la somme des instants dont nous disposons en un million de parties, c'est à peine s'il y a deux ou trois de ces parties qui n'auront pas marqué pour nous une adhésion machinale et stupide aux règles du même conformisme. Pendant des durées immenses, tout se passe en nous comme dans l'âme d'un être borné et berné, pour qui vivre se résume à se trouver là, à aller et venir, à parler la langue de tout le monde, à avoir des sentiments à la mode du temps, à révéler les autorités constituées ou à les fronder par principe, à admettre les yeux fermés les distinctions sociales et les hiérarchies, à obéir à des instincts et à satisfaire des besoins, à aimer parce que c'est l'usage, à mourir le plus tard possible puisqu'il est impossible de l'éviter. La plupart des hommes ne refusent pas, il est vrai, d'admettre l'existence d'un monde soustrait à l'action des sens. Mais ils préfèrent penser que ce monde repose sur le nôtre comme l'atmosphère repose sur la terre ou l'huile sur l'eau : sans s'y mélanger. Le plus grand effort que nous soyons capables de faire — dans la vie courante, car nous avons une vie spirituelle qui suit d'autres modes —, c'est de reporter après la mort notre entrée dans les univers inconnus, ou de renoncer à jamais à entrer en communication avec eux, à supposer qu'ils existent.

Si de tels principes ne sont pas installés dans l'esprit de tout le monde, tout le monde se comporte du moins comme s'il les appliquait rigoureusement. Sauf à quelques moments exceptionnels,

(1) Voir la *Revue catholique* du 8 mars 1935.

Il est beau de voir parfois tel homme, qui se croyait tout simplement un citoyen, un père de famille, membre de telle classe et de telle profession, décoré, secrétaire de société, maire de son village, etc., se trouver soudain, par suite d'un événement presque toujours désastreux et brutal, face à face avec l'effroyable vide de ces définitions et contraint de se découvrir inconnu à soi-même dans le miroir tendu par la douleur ou par la mort.

D'autres fois, il n'est rien arrivé. Mais une sensation étrangement convaincante a fait explosion dans notre conscience. Je connais des gens qui ont senti un jour, avec certitude, le contact des réalités secrètes en regardant un carreau battu par la pluie, ou une fenêtre éclairée fuyant le long d'une ligne de chemin de fer, ou une simple haie d'églantier. Soudain on éprouve avec force que l'on est en communication avec quelque chose, et qu'autour de cet acte se développe une lumière extraordinaire, dans laquelle choses et gens prennent un aspect nouveau, prodigieusement différent de celui qu'on leur prête. A ces moments, que tout le monde connaît un jour ou l'autre, on ne mesure pas seulement la profondeur insoupçonnée de la vie, mais encore l'obstination avec laquelle chacun de nous se dérobe en temps ordinaire à cette évidence partout étalée. Tout n'est en réalité que correspondances, appels sournois, rencontres, puissances déchaînées, destins étranges. « Tout n'est que signes, et signes de signes. » Seulement, à l'ordinaire, nous nous refusons à les voir.

Avez-vous déjà analysé le maintien des parents qui suivent les enterrements, par exemple, leurs yeux baissés, leurs gestes inquiets, leur impatience terrifiée?... La crainte irrésistible de devoir renoncer, d'une minute à l'autre, à la conception réaliste du monde se dévoile sans doute possible dans l'attitude de ces suiveurs de morts. La même gêne se manifeste dans l'amour physique, autre ouverture ménagée par la nature dans l'enceinte de la philosophie courante. Un instant, là encore, on est sur le point de découvrir les perspectives du monde intérieur.

Il y a encore d'autres formes de cette révélation; la plus connue et la moins efficace est la poésie lyrique. La force de l'habitude a fini par neutraliser l'action des poètes, par ôter à leur clameur sans cesse renaissante sa valeur d'avertissement. Mais dans les rythmes et dans les images formant l'expression de la poésie lyrique, dans les émotions qu'elle éveille obscurément, il reste encore un écho ou une vibration de la grande surprise humaine. Là, comme dans les « nuits » de certains mystiques, comme dans les chocs affectifs auxquels nous sommes tous exposés, se montrent les impatiences de la vraie réalité, en vain dissimulée, pour notre commodité, sous un masque de règles simples et d'explications claires.

Il n'est pas vrai, nous le sentons à nos meilleurs instants, que le monde ressemble au monde de Flaubert ou de M. Pierre Chardonne. Il n'est pas vrai que le fond du cœur et les limites du vrai n'aillent pas plus loin que la souffrance d'Emma Bovary, que l'imagination de Pécuchet. La réalité est tout autre chose : son élément essentiel est, sinon le mystère, du moins les effets du mystère. Et les causes que M. Paul Bourget attribue aux comportements d'André Cornélis sont peut-être pareilles à celles que nous leur supposerions s'ils se manifestaient sous nos yeux — elles ne correspondent, dans l'un et l'autre cas, à rien de véritable, *précisément parce qu'elles les expliquent*. Toutes les interprétations d'Allissia, que nous propose plus ou moins expressément M. André Gide, sont beaucoup plus *invraisemblables*, au sens le plus strict du mot, que la grande figure blanche, vivante, montagnaise et polaire qui se dresse à la dernière page d'*Arthur Gordon Pym*.

Si le roman est une meute lancée à la poursuite de la nature, c'est la féerie qui mène cette meute de fort loin, tandis que le réalisme s'égaré fort au delà sur de fausses pistes. La preuve, c'est que la narration réaliste nous rassure, tandis que la féerie, si on

y insiste, si on s'y complait, si on n'en sourit pas un peu, ne tarde pas à nous mécontenter, comme toutes les indiscretions. C'en est une, en effet, la plus grave de toutes... Un romancier qui voudrait se représenter, pour guider son travail, la figure du lecteur idéal devrait faire peindre devant sa table à écrire l'image d'un monsieur hors de lui, injuriant l'auteur du livre qu'il est en train de lire, l'accusant d'impertinence, de folie pure et de mystification — mais pourtant continuant sa lecture.

* * *

Par un nouvel itinéraire, pas mal sinueux, je l'avoue, nous voici revenus au centre de notre sujet. Nous découvrons à l'improviste un nouvel aspect du roman poétique après avoir erré presque à l'aventure dans le domaine spirituel qui l'entoure. Sous cet aspect, la poésie romanesque ne paraît être autre chose qu'une *révélation*, plutôt qu'une *imitation*, de la vie. Sa fonction est de ramener le lecteur à la vérité primitive. Et comme de larges zones de cette réalité sont demeurées longtemps à l'abri des regards, la première sensation que le lecteur éprouvera sera probablement à base de stupeur.

La *familiarité*, que nous avons appelée la qualité essentielle de la narration, se mue d'une manière inattendue en *dépayement*. Quand nous lisons un roman poétique, nous faisons la figure de Chactas, le bon sauvage des *Natchez*, revenant, dans son pays natal après un long séjour en Europe. Il ne s'y reconnaît plus, tout lui paraît étranger, et les usages les plus courants sur les rives du Meschacébé lui semblent empreints de mystère.

Heureux qui peut franchir ce stade de nouvelle initiation et se réaccoutumer aux profondes atmosphères de la réalité féérique! Bientôt il éprouve que le « Domaine perdu » d'Alain Fournier, que le Pôle d'Edgar Poe, que le Paradou de Zola, que le « jeu » de Cocteau, que le « château » de Julien Green composent la vraie patrie des humains, tandis que le monde visible et le train ordinaire des choses en sont la fausse patrie. Commode, mais obscure, mais étroite comme la cave où vécut quinze ans, sans savoir qu'il y avait un monde et des êtres, le « calme orphelin » de Verlaine, Gaspard Hauser.

Aborder la poésie du roman, ce n'est pas s'endormir et rêver, c'est se réveiller après un rêve. Ou bien c'est passer d'un rêve mesquin dans un rêve plus large. Car il ne faut pas tout de même se faire des illusions sur la véracité des conteurs. Ils ne peuvent que lever un ou deux voiles sur le chemin de la vérité, laquelle, du point même où Gordon Pym est parvenu à travers les pièges de la paresse, de la peur, de la folie, n'apparaît encore que comme un fantôme indéchiffrable, debout sur l'horizon glaciaire.

Je ne voudrais pas non plus que vous puissiez croire que le roman poétique n'est jamais, selon moi, qu'une sorte de fantasmagorie, d'évocation mythologique. Il n'est pas du tout nécessaire à la poésie romanesque de s'entourer de décor extraordinaire, de personnages bizarres, d'aventures inouïes. Cette poésie peut se manifester dans le milieu le plus banal — au moins en apparence. On le reconnaîtra alors au trouble qu'elle crée, à l'inquiétude qu'elle suscite, à la disproportion soudain étonnante entre les choses dites et les choses évoquées.

Tout paraît être comme d'habitude, et l'on sent pourtant qu'il n'y a plus rien de pareil. Sous l'écorce des choses familières, sous le masque des héros connus se font sentir certaines profondeurs dont l'existence change profondément les proportions du monde... Tous les romans dignes de ce nom, sans aucune exception, contiennent des passages de ce genre, longs ou courts. Mais il est rare qu'on s'en rende compte, parce que l'art du romancier consiste précisément à fondre ensemble tous ces matériaux et à créer dès le début de son récit une sorte de « fond » spirituel et senti-

mental, où viennent s'inscrire au fur et à mesure toutes les hypothèses prises sur l'attention du lecteur.

A y regarder de près, il n'y a pas de roman proprement réaliste. Même le *Paysan parvenu*, même les *Sœurs Vatard*, même *Germinie Lacerteux*, même *Nana* se déroulent dans des univers particuliers. Il est impossible de faire un tableau avec des photographies juxtaposées... Mais il est certain que, parmi les romanciers créateurs, ceux qui ont pris conscience de leur pouvoir de dépaysement ont plus de chance que les autres, je ne dis pas d'atteindre à une extrême intensité poétique, mais de jeter leur imagination sur ces énormes réservoirs de fables et de prodiges qui jalonnent les confins de la réalité, et qu'on ne trouve qu'en les cherchant.

Il n'empêche que Stendhal, faisant parler une minute Julien Sorel et le marquis de la Môle dans une embrasure de porte (« *Combien avez-vous pris de chemises? — J'en ai pris deux paires, monsieur le Marquis. — Fort bien! vous en prendrez encore vingt-deux paires* ») fait du roman poétique, en ce sens que la portée des répliques échangées dépasse extraordinairement leur sens et même leur contenu le plus ingénieusement analysé. La poésie, dans la narration comme en toute chose, peut être définie un mode transversal de relations entre les idées, la raison et l'observation ne fournissant que des relations de mode longitudinal.

Quittons vite ce jargon pseudo-scientifique, qui a du moins cet avantage de suggérer l'image d'une perpendiculaire à travers les cercles de la connaissance, d'un gouffre ouvert à l'improvisiste, aussitôt qu'on prononce certains mots, comme la caverne d'Ali-Baba. Péladan, qui a dit beaucoup de choses ridicules, les a peut-être rachetées par cette seule remarque que la poésie a quelque chose de *cabalistique*. C'est une forme particulièrement efficace, de Sésame ou d'abracadabra...

Dans le roman, c'est une justice à lui rendre, cette magie s'exerce au moyen d'artifices moins grossiers que ceux qui composent l'art des vers. Je ne veux pas médire de la poésie lyrique, dont je tiens la substance pour infiniment noble, mais il est certain que son attirail extérieur n'est pas dénué d'une certaine puérilité. Frotter les mots l'un contre l'autre pour en tirer des étincelles, à vrai dire éblouissantes, n'est-ce pas un procédé en lui-même assez humble, dont la bassesse est sans doute chargée de faire équilibre aux incomparables dignités du lyrisme? Au romancier, qui ne saurait atteindre les mêmes cimes, il est du moins permis de créer la poésie par des méthodes moins primitives. C'est dans la façon de narrer, non dans les mots qui composent la narration, que prend naissance la poésie romanesque, ce qui revient à dire que le roman poétique ne doit pas, quoi qu'en aient pensé certains conteurs naïfs, être écrit en « style poétique ».

Le contraire est même nécessaire, ce qui s'explique sans difficulté. Ce n'est pas au moment où l'on songe à faire violence aux habitudes du lecteur qu'il faut éveiller sa méfiance par un manège insolite et par des incantations verbales. La plupart des chefs-d'œuvre du roman féérique sont écrits en style plat, tandis que les odes en trois cents pages et en prose de Gabriele d'Annunzio ou de la comtesse de Noailles n'ont jamais réussi qu'à dérouler d'exubérantes savanes dans lesquelles aucun lecteur ne s'est aventuré en personne : il y délègue à sa place son intelligence, son goût de la musique et sa curiosité.

Evidemment le départ du chariot romanesque est presque toujours un spectacle assez lamentable. Ces mensonges pesants! ces répliques qui sonnent dans le silence comme des trompes enroutées! ces efforts ridicules! ces détails triviaux!... Rappelez-vous les laborieuses mises en route de Balzac; on a l'impression que son véhicule, mal et trop lourdement chargé, avec des accessoires piteux qui pendent à des bouts de ficelle, va verser au premier tournant. Eh bien, ce camion infirme, on le verra au bout d'un moment passer tout volant derrière la lune... Tous les romans

de Balzac finissent dans une autre planète que la nôtre; une planète où les habitants sont plus vigoureux, sont plus enragés, où la destinée a un dessin plus net, où l'air brûle comme de l'essence. Le roman est la seule manière que nous ayons de faire au moins quelques pas en dehors de notre condition.

Si ce n'est pas un itinéraire d'évasion, — puisqu'aussi bien il s'agit toujours de revenir d'où l'on est parti, — c'en est du moins le plan et l'amorce. Et sans doute n'est-il intéressant qu'à cause de cela. Sans le phénomène de l'enchantement romanesque, sans le redoublement que vient lui imposer la poésie, le fait de raconter à ses contemporains des aventures imaginaires, attribuées à des personnages imaginaires, définirait à coup sûr une assez misérable profession.

* * *

Mesdames, messieurs, au moment d'achever, je me demande, comme il est d'usage, si cette conversation n'a pas été inutile, et si vous et moi, après y avoir songé ensemble pendant une heure, avons appris quelque chose sur notre sujet? Savons-nous mieux que tout à l'heure ce qu'est le roman poétique?... J'en doute. J'en doute tellement que le contraire me paraît beaucoup plus probable, et qu'un certain égarement, dû à l'afflux d'un grand nombre de notions nouvelles, pourrait bien se manifester dans votre esprit, si j'en juge par le mien.

Je m'en console avec cette idée qu'il en est toujours ainsi lorsqu'on examine une substance vivante. Concentrer son attention sur un problème naturel, ce n'est jamais se rapprocher de sa solution, par une vision plus exacte de ses termes; c'est, au contraire, s'exposer à en découvrir de nouveaux aspects, insoupçonnés jusqu'à cet instant, et d'autant plus compliqués qu'ils sont taillés dans une matière plus subtile. Plus on avance dans l'étude du monde intérieur, comme aussi du monde extérieur, moins on parvient à s'en faire une idée complète. C'est la mésaventure des astronomes qui se font faire toujours de plus grandes lunettes pour examiner les étoiles, ce qui les amène à découvrir de nouvelles étoiles, beaucoup plus lointaines, et à se sentir encore plus ignorants qu'auparavant.

Le roman poétique est un firmament, lui aussi. J'espère vous en avoir montré certaines vues, aussitôt pleine d'un grouillement de planètes. Un instant vous avez ainsi — si je ne me leurre pas — pu saisir le va-et-vient de nécessités et de mystères que constitue la substance même d'un art. Maintenant je vous invite à oublier tout cela, comme on oublie les palais assyriens et les paysages séléniques que le microscope nous a un moment fait découvrir sur la surface de la peau. Le roman, tel qu'on le lit, n'est pas après tout une chose si extraordinaire. Telle jeune femme qui lit le soir dans son lit l'histoire de Manon, en coupant les pages avec une épingle à cheveux, en sait autant sur la matière qu'un romancier, fût-il doublé d'un esthéticien et triplé d'un critique.

Les mécanismes de l'émotion sont difficiles à décrire, mais rien de plus simple, rien de plus concevable que l'émotion. Quand la belle liseuse arrive aux endroits palpitants et sent se serrer autour d'elle les bras de des Grioux recevant le dernier soupir de son amie, la larme qui tombe alors sur l'oreiller en dit davantage que les développements les plus psychologiques du monde. Le serpent qui fit un discours à Eve, c'est un roman qu'il lui raconta. Avons-nous besoin de lire un traité sur la saveur des péchés quand nous avons congénitalement goûté, sur les lèvres de la Mère des mères, le fruit menteur et délicieux de l'« Arbre de la science du bien et du mal »?

ROBERT POULET.

NOUVELLES EXPÉRIENCES sur la « télépathie » et la « clairvoyance »

Il y a cinquante-trois ans, le professeur et M^{me} Henry Sidgwick, Edmund Gurney, F. W. M. Myers et quelques autres personnalités d'élite fondaient en Angleterre la « Société des Recherches psychiques », et c'est à peu près de la même époque que datent les expériences systématiques (nous insistons sur cet adjectif) relatives à la transmission de pensée baptisée de bonne heure « télépathie » par Myers. Un demi-siècle est un espace de temps considérable, mais, chose bizarre, après les premiers essais qui paraissaient fort encourageants, la question de la réalité de la télépathie semble être à peu près au même point qu'au début. Des sources d'erreur ont été découvertes qui n'avaient pas été soupçonnées, notamment l'explication de certains résultats positifs par le « chuchotement involontaire » (*involuntary whispering*) (1), maintes séries d'expériences ont donné des résultats regardés à bon droit comme négatifs; et tout compte fait aujourd'hui, en 1935, la preuve de la réalité de la télépathie expérimentale est encore à faire tout comme en 1882.

La question va-t-elle faire un pas de plus? Il y a quelques mois la *Society for Psychic Research*, de Boston, société dont l'infatigable et savant Walter F. Prince est *research officer* (2), publiait un volume intitulé « La Perception extra-sensorielle » (*Extra-sensory perception*) qui, de quelque façon qu'on l'envisage, mérite de retenir l'attention de ceux-là mêmes qui regardent la télépathie comme inexistante, ou tout au moins au plus haut point improbable.

Le volume en question a pour auteur J. B. Rhine, professeur adjoint de psychologie à l'Université de Duke, aux États-Unis; il est préfacé par le professeur William Mac Dougall, F. R. S. (ces initiales signifient, on le sait, que le professeur est membre de la Société Royale Britannique, l'équivalent de l'Académie des Sciences); il porte un caractère strictement objectif et scientifique, abstraction faite peut-être de quelques conclusions un peu prématurées.

Ce volume de 169 pages décrit et commente très longuement des expériences relatives à la télépathie et à la clairvoyance ayant duré plus de trois ans et ayant eu lieu dans les laboratoires de l'Université de Duke (Durham, Caroline du Nord) ou sous les auspices de cette Université. De ce point de vue, elles paraissent être les premières du genre. Elles sont encore particulièrement dignes d'attention eu égard à leur très grand nombre: plus de quatre-vingt-onze mille (exactement: 91,174). Les sujets qui ont servi à ces expériences étaient des étudiants et des étudiantes dignes de toute confiance, nous dit-on. Leurs capacités étaient très variables, et il y avait des « hauts et des bas » chez le même sujet.

Le caractère même des expériences n'avait rien de bien sensationnel. Il s'agissait, la plupart du temps, de deviner une des cinq cartes suivantes (dites cartes de Zener) tirée d'un paquet au hasard et tantôt connue de l'« agent » (3), tantôt inconnue de lui et de qui que ce fût:

Carte à cercle;
Carte à rectangle;
Carte marquée d'une croix;
Carte marquée d'une étoile;
Carte marquée de deux lignes ondulantes superposées.

Normalement, c'est-à-dire, à s'en tenir au calcul des probabilités seul, le nombre de réussites aurait dû être de cinq par vingt-cinq essais (1). En réalité, il a été notablement supérieur. Pour certaines séries il a même été frappant. Voici quelques exemples:

L'étudiant Linzmayer entreprend une série d'expériences du 4 au 6 avril 1931. Sur ces 600 expériences il a 238 succès, ce qui nous donne une moyenne de 9.9 au lieu de 5: presque le double. Il lui arrive même une fois de deviner juste 15 cartes de suite et d'arriver à 21 succès au cours de 25 expériences.

Un autre étudiant, Pearce, accumule à la date du 1^{er} avril 1933 un total de 11,250 expériences, avec 8,9 succès (au lieu de 5) par 25. Dans le printemps de 1932, il procède à 2,250 expériences portant sur la clairvoyance pure (2): les succès sont au nombre de 9.7 par 25. Deux séries de 650 et 475 expériences respectivement donnent 10.7 et 12.4 succès par 25 (toujours au lieu de 5). Au cours de 450 expériences ayant pour objet de déterminer l'effet exercé par la caféine sur les facultés de Pearce on obtient 10 succès par 25 essais. Enfin, ces derniers temps des expériences ont lieu entre Pearce et un autre étudiant, Pratt, à une distance de 100 yards (110 mètres): sur 300 expériences on obtient 9.9 succès par 25.

Cinq autres sujets (miss Sarah Ownbey, son fiancé Zirkle, miss Bailey, miss Turner et T. A. Cooper) procèdent à un total de 24,325 expériences; la proportion des succès est de 8.7. Le 21 juillet 1933, Zirkle, qui se trouve dans la même chambre que l'agent, donne 15 réponses justes sur 25 expériences; il se retire alors dans la chambre voisine et au cours de 5 séries donne 19 réponses justes sur 25. Alors il va dans une autre chambre, plus éloignée encore de celle où se trouve l'agent, dont il est séparé maintenant par deux murs et une distance de 28 à 30 pieds et donne 18 réponses justes par 25 en 5 séries. Le lendemain, alors qu'une table seule le sépare de l'agent, les réponses justes sont de 10.5 sur 25 (50 expériences); à une distance de 12 pieds, un mur intervenant, elles sont de 16 par 25 (50 expériences) et à une distance de 30 pieds (toujours 50 expériences) de 12 par 25.

En juin 1933 miss Turner et miss Ownbey procèdent à des expériences de télépathie à grande distance: miss Turner est à l'Université de Duke (donc à Durham, Caroline du Nord); miss Ownbey, sur les rives du lac Junaluska, à 250 milles de là (400 km.). Miss Turner est le percipient. La première série de 25 expériences (elles portent toujours sur les cartes Zener) donne 19 succès, la seconde 16 et la troisième 16. Les suivantes sont beaucoup moins frappantes; cependant le total de ces 200 expériences n'en a pas moins donné 10.1 succès sur 25 en moyenne.

Ces quelques exemples montrent le caractère des nouvelles recherches sur la perception extra-sensorielle entreprises sous les auspices de l'Université de Duke. Les résultats obtenus, abstraction faite d'un certain nombre de séries d'expériences particulièrement remarquables, n'ont rien qui confonde l'imagination au premier abord. Mais du point de vue du mathématicien, le fait que, au cours d'une longue série, 7, 8 ou 9 succès sur 25 essais

un chiffre ou un dessin; « percipient » la personne qui tâche de deviner ce dessin ou ce chiffre.

(1) D'ardentes polémiques se sont déroulées autour de cette explication. Certains expérimentateurs même fort sceptiques en général, la repoussent; pour d'autres (comme feu Baerwald), elle est de nature à nous faire rejeter en bloc toutes les expériences sur la télépathie à petite distance (*Näher-suche*).

(2) M. Prince est décédé depuis que ces lignes ont été écrites.

(3) On appelle « agent » la personne qui s'efforce de transmettre un nom,

(1) Certaines parties de l'ouvrage du professeur Rhine ne peuvent être appréciées à leur juste valeur, nous semble-t-il, que par des mathématiciens (dont nous ne sommes pas); aussi nous en tenons-nous à ce chiffre de réussites par vingt-cinq expériences amplement suffisant pour juger du résultat. Un passage de l'introduction écrite par M. W. F. Prince nous paraît, du reste, témoigner de quelque scepticisme au sujet de certains calculs mathématiques de M. Rhine d'ordre plus transcendant (p. XII).

(2) C'est-à-dire où la carte tirée du paquet n'est connue de personne.

sont enregistrés là où le calcul des probabilités ne devrait donner que 5 est d'une très grande importance. Lui attribuerions-nous une importance décisive? C'est une autre question.

* * *

Les conclusions tirées par le professeur Rhine des expériences sont nombreuses et il en est de fort intéressantes.

Une d'elles porte que la « perception extra-sensorielle » a lieu tout aussi bien lorsqu'il ne peut s'agir que de clairvoyance pure que lorsqu'il y a télépathie au sens strict du mot. Rappelons la différence : par « clairvoyance » il faut entendre la (très hypothétique) perception de faits inconnus de tout être humain, d'une carte tirée au hasard d'un jeu de cartes, par exemple, et que personne n'a regardée. Là où la dite carte est connue de quelqu'un, il peut évidemment y avoir — en théorie — télépathie (transmission de pensée). Une telle conclusion peut surprendre au premier abord : jusqu'ici on était porté à regarder les « preuves » de la télépathie comme nettement supérieures à celles qui ont trait à la clairvoyance. (Cependant certains métapsychistes dont Ch. Richet, sont d'avis que ce que nous appelons « télépathie » et « clairvoyance » ou « lucidité » ne représente à proprement parler qu'une seule et même faculté supranormale de perception baptisée par le savant français « cryptesthésie » : cette « cryptesthésie » est l'équivalent de l'*extra-sensory perception* du Dr J. B. Rhine.)

Une autre conclusion affirme que tant pour la télépathie que pour la clairvoyance, les résultats obtenus, lorsque les conditions sont favorables, sont *meilleures* quand le sujet et l'expérimentateur sont à une certaine distance l'un de l'autre, au lieu d'être dans la même chambre. Ici, encore, voilà une affirmation opposée à l'opinion généralement accréditée. Nous possédons, il est vrai, un petit nombre d'observations où des expériences télépathiques à grande distance auraient donné des résultats satisfaisants (1), mais, d'une façon générale, la distance était jusqu'ici regardée comme exerçant sur les résultats une influence négative. Je n'en veux pour preuve que les expériences de Brighton de 1888 en présence du professeur et de M^{me} Henry Sidgwick, G. A. Smith étant l'agent; là les expériences (transmission mentale de chiffres) étaient affectées négativement dès que l'agent et le percipient étaient placés dans deux chambres différentes.

La théorie des « ondes » paraît être inapplicable aux résultats obtenus, lit-on encore dans les conclusions. La faculté de perception en question ne serait pas un phénomène sensoriel. D'autre part, la volonté du percipient y joue un rôle marqué, ce qui exclut l'hypothèse qu'il ne serait que le récepteur passif de l'action de l'agent. La « perception extra-sensorielle » serait une faculté inhérente à l'organisme humain. Elle constitue peut-être une faculté héréditaire. Mais elle ne paraît pas pouvoir être améliorée.

Elle paraît soustraite à l'étendue et à la distance, ce qui revient à dire qu'une mentalité (*mind*) opérant dans ces conditions se « dématérialise ». Le terme, reconnaissons-le, est plutôt malheureux, puisque « matérialisation » et « dématérialisation » servent à désigner de soi-disant phénomènes médiumniques dont le caractère frauduleux a été prouvé un nombre incalculable de fois. Mais le sens est clair : le *mind* prenant part à ces sortes d'expériences se libérerait *ex hypothesi* des contingences spatiales et autres analogues.

* * *

Pour ce qui est de notre opinion personnelle sur ces expériences nous dirons ceci :

(1) Pour quelques-unes des plus curieuses, voir Upton Sinclair, *Mental Radio*, Los Angelés, 1930.

Nous les regardons comme intéressantes et encourageantes. En faut-il conclure qu'une explication « naturelle » doive être regardée comme absolument exclue? Plutôt non.

En quoi consisterait-elle?

Pour les résultats généraux ce serait évidemment — et malgré tout — le hasard. 7 ou 8 ou 9 réussites au lieu de 5 sur 25 expériences, c'est évidemment fort bien. Mais supposons celles-ci prolongées encore pendant un espace de temps plus ou moins considérable. Pour 91,000 on aura eu des résultats excluant à peu près le hasard. Parfait. Mais supposons qu'il y en ait encore autant de faites. Si pour la seconde série des 91,000 on a des résultats nettement inférieurs aux premiers, voilà ceux-ci atteints, car de quel droit séparerions-nous ceux-ci de ceux-là? Et alors, l'explication par le hasard, regardée comme exclue, reviendrait avec force et de ce fait les résultats obtenus seraient remis en question.

Mais il y a, nous objectera-t-on, parmi ces 91,000 expériences plusieurs séries où le succès enregistré est tel qu'on ne saurait vraiment invoquer le hasard comme une explication même pour des séries relativement courtes. Evidemment, lorsque, en présence du professeur Rhine, l'étudiant Pearce devine 25 cartes (1) de suite sans télépathie, donc — à supposer cette « perception » absolument authentique — à l'aide de la « clairvoyance » seule; lorsque Zirkle — un autre étudiant — transmet 25 cartes de suite à sa fiancée miss Ownbey; lorsque le même Zirkle donne 26 réponses exactes de suite sur 50 essais; lorsque miss Turner devine 19 cartes sur 25 à 250 milles (400 km.) de l'agent, cette même miss Ownbey, etc., de tels chiffres ne sauraient évidemment s'expliquer par le hasard. Recourir à une telle hypothèse serait ici une absurdité.

Mais pouvons-nous être sûrs, absolument sûrs qu'aucun de ces jeunes gens n'aura voulu — pour parler vulgairement — se payer la tête du professeur Rhine? Ces jeunes gens, dont plusieurs se destinent à une carrière scientifique, n'y auraient eu, voilà qui est certain, aucun intérêt matériel. Mais on ne trompe pas que par lucre, que diable! On trompe aussi par amour de tromper : le fait est indubitable.

Certes, la preuve qu'il y aurait eu tricherie dans les expériences fait entièrement défaut; d'autre part dans certains cas (mais dans certains cas seulement) les conditions semblent avoir exclu la possibilité de frauder, sans que les résultats s'en fussent ressentis. Mais supposons cependant — ce n'est pas là une absolue impossibilité — que nous ayons un jour à enregistrer dans cet ordre d'idées quelque instructif aveu. Ne nous faudra-t-il pas alors regarder les expériences de l'Université de Duke en général comme entachées de suspicion? Car si l'étudiant A. a pu tricher, l'étudiant B. a pu le faire également. Alors que là où les résultats positifs enregistrés ne sont pas frappants (c'est le cas de la plupart des expériences) l'explication par le hasard seul pourrait ne pas être regardée après tout comme absolument exclue.

Dans le livre du professeur Rhine, il est fait mention à plusieurs reprises des premières expériences de la société anglaise des recherches psychiques avec les filles d'un révérend anglais, le pasteur Creery. Elles furent des plus probantes au début. Mais ultérieurement les misses Creery se firent prendre en flagrant délit de fraude (2). Nous n'en concluons pas qu'elles n'ont fait que tricher depuis « A » jusqu'à « Z », mais nous serons en droit d'en conclure que certaines des expériences faites avec les misses Creery doivent être regardées comme étant d'une valeur nulle, peut-être même qu'il vaut mieux ne pas en faire état en général, et en

(1) Il s'agit toujours des cartes dites cartes Zener (avec dessins).

(2) De cela le professeur Rhine ne parle pas. Mais il note que dans une série de 497 expériences avec les sœurs Creery, la probabilité d'une explication par le hasard seul était de « septillions de fois » contre un. Soit. Mais ici, cela est de toute évidence, ce n'est pas l'hypothèse du hasard qui est en cause.

tout cas que chacun des résultats obtenus avec elles doit être jugé séparément *on its merits* et eu égard aux conditions dans lesquelles a eu lieu l'expérience. Supposons que demain un des étudiants avec lesquels ont eu lieu les expériences décrites si consciencieusement et avec une telle abondance de détails dans le beau livre de M. Rhine reconnaisse qu'il lui est arrivé à lui aussi de donner le coup de pouce. Un doute assez légitime ne va-t-il pas s'attacher au total des 91,000 expériences?

Nous comprenons fort bien d'autre part qu'il ne faut pas pousser de tels soupçons à l'excès. Car, ainsi que le disait il y a près d'un demi-siècle à propos de raisonnements analogues le spirite anglais Massey : « De cette façon on n'arrive qu'au doute infini, non à la science progressive. » Malgré son invraisemblance une pareille hypothèse ne saurait cependant être entièrement laissée de côté.

D'autres explications encore se présentent à l'esprit. Nous avons déjà parlé de ce « chuchotement involontaire » qui a fait couler tant d'encre. M. Rhine ne paraît guère enclin à favoriser cette hypothèse; et on nous dit d'autre part que pour certaines séries d'expériences on mettait en action un éventail électrique, dont le bourdonnement devait nécessairement exclure toute possibilité de mettre les résultats sur le compte de l'*involuntary whispering*. Soit... Autre observation : Là où les mêmes cartes ont dû être employées par le même sujet plusieurs fois, il est théoriquement possible après tout que son subconscient ait appris à les distinguer l'une de l'autre rien qu'en en regardant le verso. Pour le subconscient a dit Baerwald — avec quelque exagération peut-être — il n'existe pas deux objets absolument semblables. Et le professeur Rhine ne note-t-il pas lui-même que dans un paquet de cartes Zener celles sur lesquelles des rectangles étaient représentés étaient un peu plus larges que le reste; c'est l'étudiant Stuart qui lui en fit l'observation. Il en fut tenu compte. Mais n'y aurait-il pas là pour certaines expériences une source d'erreur possible? Par contre elle n'a certainement pas existé pour d'autres, pour celles notamment où l'« agent » énumérait les cartes faisant partie d'un paquet *sans y toucher*. Elle n'a donc pu jouer de rôle tant soit peu décisif.

De là à conclure que les expériences de Duke University ont définitivement démontré la réalité de ce que M. Charles Richet appelle « cryptesthésie et M. Rhine *extra-sensory perception*, il y a peut-être loin. Un pas de plus a été franchi sur la voie longue et tortueuse, parsemée de chausse-trapes et d'illusions, qui mène à la preuve positive, à la démonstration péremptoire. C'est beaucoup, sans doute, mais nous sommes en droit de demander plus encore.

On nous objectera peut-être : Pourquoi tant hésiter à admettre la réalité de la clairvoyance et de la télépathie, alors que la science contemporaine nous révèle chaque jour de nouvelles merveilles? En quoi cette télépathie, cette clairvoyance sont-elles plus invraisemblables que la radio (1), les rayons X ou la télévision? Ah, certes, à supposer la clairvoyance et la transmission de pensée prouvés, leurs manifestations perpétuellement hésitantes et fugaces ne sont que bien peu de chose comparées à celles dont nous sommes tous les jours les témoins blasés grâce à la seule T. S. F. Mais voilà : les miracles de la T. S. F. sont des faits de tous les instants, et notre globe tout entier en est le théâtre, alors que nous en sommes encore à tâtonner après des preuves décisives de la « perception extra-sensorielle ». Ne l'oublions pas : de ce que cent phénomènes que nous pouvons regarder à bon droit comme mer-

veilleux existent il ne s'ensuit nullement qu'un cent et unième même de beaucoup moins surprenant, doive nécessairement exister aussi. Adopter pareille attitude n'est nullement l'équivalent d'une négation à priori : c'est le bon sens lui-même, nous semble-t-il, qui la commande. Rien de plus, rien de moins.

Comte PEROVSKY.

P.-S. — Les doutes exprimés plus haut se rapportent à la télépathie expérimentale. Dans le domaine spontané il nous semble bien que la preuve de certains faits peut-être d'origine télépathique (apparitions des mourants au moment de la mort) est à peu près faite.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Chez Grasset :

PIERRE MAURIAC : *Libres Echanges*
Aux confins de la médecine (15 fr. fr.).

ARMAND GODOY : *Triste et Tendre*, poèmes
Préface de Jean Royère (12 fr. fr.).

CAMILLE MAUCLAIR : *Le Pur Visage de la Grèce*
(15 fr. fr.).

HENRI DE MAN : *L'Idée socialiste*
suivi du Plan de Travail (Collection « Les Ecrits »), 20 fr. fr.

C.-F. RAMUZ : *Taille de l'homme*
(Collection « Les Ecrits »), 12 fr. fr.

Chez Bloud et Gay :

A. MABILLE DE PONCHEVILLE : *Collines de Rome*
un volume (23 × 28), 256 pages, 300 illustrations, broché : 75 fr. fr. ;
relié demi-chagrin : 125 fr. fr.

Aux Œuvres Françaises :

GEORGES GAUDY : *Le Destin de la France*
d'après des prophéties ignorées (10 fr. fr.).

Chez Denoël et Steele :

MARCEL BRAIBANT : *D'abord la Terre*
Le salut par les paysans (6 fr. fr.).

La politique suivie à l'égard de l'agriculture, la question de la vie chère, celle des prix mondiaux, des conditions économiques de la production agricole, l'infériorité sociale de la paysannerie, la médiocrité de sa situation matérielle, les erreurs de l'opinion à son égard voici la première partie du volume.

Dans la deuxième partie de ce livre, Marcel Braibant examine les conditions d'une renaissance paysanne.

Chez Téqui :

G. DWELSHAUWERS : *L'Etude de la Pensée*
Méthodes et résultats.

JACQUES MARITAIN : *Sept Leçons sur l'Etre*
et les premiers principes de la raison spéculative.

(1) Il n'est pas inutile de rappeler que certaines tentatives d'unir la télépathie à la radiodiffusion (expériences dirigées par le docteur Woolley, à Londres, avec le concours de sir Oliver Lodge, et par le docteur Murphy, à Chicago) ont donné des résultats nettement négatifs.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La Voix de nos Evêques

Lettre de S. Exc. Mgr Rasneur.

Les Lettres pastorales de l'évêque de Tournai se distinguent toujours par l'ardeur communicative de son zèle apostolique. Placé à la tête d'un diocèse où la lumière de la foi et les ténèbres de l'irrégion se livrent de redoutables combats, il est bien le vaillant capitaine qui ne cesse d'enflammer le courage de ses fidèles et de les mener à l'assaut de l'impiété.

Sondant, cette année, la plaie de l'ignorance religieuse qui atteint, hélas! toutes les classes de la société, découvrant les ravages de l'indifférentisme pire parfois que la haine déclarée, il se propose de parer à la crise morale plus funeste encore que la crise économique en étudiant le problème religieux pour mettre en pleine lumière la nécessité et l'utilité de la religion.

Il dit d'abord ce qu'elle n'est pas. En quelques traits décisifs il la sépare nettement des observances rituelles qui en sont l'extérieur, du formalisme hypocrite qui en est l'odieuse caricature, de la superstition qui la ravale.

Qu'est-elle donc? La religion catholique, c'est, chez les enfants de l'Eglise, l'adhésion intégrale aux vérités révélées par Dieu, la soumission fidèle aux préceptes fondés sur ces vérités avec l'usage des moyens de salut mis à leur disposition par l'Eglise. Elle suppose donc et elle requiert une vie intérieure qui ne peut se passer ni de la lumière de la doctrine éclairant l'intelligence, ni de l'activité de la volonté s'exerçant à la pratique de la vertu.

La définir ainsi est la proclamer nécessaire.

Sur le plan naturel déjà, elle est une dette sacrée, un devoir de justice commandé par les rapports entre Dieu et la créature raisonnable. Doué d'intelligence et de liberté, l'homme doit reconnaître, sous peine de criante injustice, son absolue dépendance à l'égard de Celui dont il tient tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède. Dénaturé, l'enfant qui se prétendrait indépendant de ceux qui lui ont donné la vie, de ses parents que la lui transmettent de par Dieu. Inexcusables, ceux qui relèguent dans l'oubli, ceux qui méconnaissent l'Auteur suprême de leur être, le Créateur, le Père par excellence.

Sur le plan surnaturel, la religion du même ordre est impérieusement commandée par l'expresse volonté de Dieu qui nous adopte pour ses enfants, nous impose la foi aux vérités révélées par son Fils, la soumission à ses préceptes, en vue de la fin surnaturelle qu'il nous assigne, le bonheur du Ciel.

De ces certitudes générales qui parlent peut-être plus à l'esprit qu'à l'âme sensible, l'Evêque descend à des considérations d'une plus palpable évidence:

On demande si la religion est indispensable. Il répond: elle est nécessaire à la morale et à la vertu.

Il y a un problème redoutable à résoudre. Voici l'homme, affaibli par le péché originel, incliné au mal par sa nature, porté au mal par ses passions, entraîné souvent au mal par les fatalités de l'hérédité. Il s'agit de l'arrêter sur la pente irrésistible et verti-

gineuse. Quelle est donc la force qui l'arrêtera et lui fera rebrousser chemin vers la vertu?

La conscience? « Mot aussi fréquemment employé, observe finement l'Evêque, que rarement défini. » Que vaut-elle sans la reconnaissance d'un absolu, d'une obligation enjointe par un Maître souverain, couverte par la sanction inévitable d'un Juge infailible. Comment résister à la tentation de s'emparer de la forte somme, si l'on est dans le besoin pressant, et si on a l'assurance de l'impunité? Qui ne se croira pas sous le regard du Dieu vengeur commettra l'iniquité. Si, n'y croyant pas, il reste honnête, par miracle, c'est qu'il appartient à un milieu encore imprégné à son insu de sens moral chrétien: il respire encore le parfum du vase vide, de Renan.

Est-ce la science qui sera le guide de notre vie morale? La Science? Cela ne la regarde pas. « Evocatrice de mystères, et non explicatrice, elle est pleine d'énigmes insolubles pour la plupart » (Pierre Termier); « si bien, ajoute l'Evêque, qu'on pourrait l'appeler, la connaissance de plus en plus précise de notre incommensurable ignorance ». Indifférente par soi, au bien ou au mal, elle sert des armes à l'un comme à l'autre, elle n'a souci ni de justice ni de charité. Sans doute, elle compte des héros dans son martyrologe, mais elle les doit à la passion de l'humanité. « La traversée des mers en avion ne rapproche pas les cœurs, les conversations à distance n'apaisent pas les haines et « le progrès humain » ne dispose que de palliatifs en face de ce qui nous froisse et nous torture. » (Sertillanges). Qui oserait affirmer que science et moralité ont toujours rayonné d'un éclat égal?

Ne parlons pas du frein de la loi humaine. Il est trop clair qu'elle se borne à la répression des fautes extérieures et publiques, et qu'elle ne pénètre pas dans le for intérieur de la conscience. Les pires criminels même lui échappent.

La conclusion s'impose invinciblement et on ne saurait la formuler en termes plus énergiques, plus décisifs que ceux de l'Evêque: « Ce qui peut arrêter l'homme sur la pente du vice et lui faire monter le rude chemin du devoir, c'est la voix de Dieu qui lui dit: « Je suis ton maître, respecte ma volonté, je suis ton père, crois à mon amour; je suis ton juge, crains ma juste sentence; fais le bien, il sera récompensé; évite le mal, car il sera puni. »

* * *

Il est une autre raison de juger de la nécessité de la religion: elle est l'unique réconfort dans les peines de tout genre, dans les souffrances dont la vie est tissée. L'Evêque sait bien que des esprits meurtris ne veulent pas l'admettre, ils agitent même l'obscur problème des cruelles disgrâces de la vie individuelle et des calamités publiques pour se retourner contre Dieu et même pour répéter ce vieux blasphème: « S'il y avait un Dieu, un Dieu de bonté, ces malheurs n'arriveraient pas. »

Je goûte beaucoup la première réfutation épiscopale: « Retournez leur la question. » Et vous, qui ne voulez pas de Dieu, donnez-nous donc une réponse qui satisfasse notre esprit et apaise notre cœur: « Jamais, ils ne la trouveront. »

Rien n'est plus juste. On n'a pas résolu le problème du mal, en écartant Dieu, on l'a rendu plus affreux, plus angoissant,

plus insoluble. Il reste, en effet, que, Lui absent, l'homme est le jouet impuissant de forces aveugles qui le broient sans pitié sous la roue d'un implacable déterminisme. Il n'y a plus de recours à sa détresse, il n'y a plus personne à qui se plaindre. Il est la proie du stupide Hasard, il souffre sans raison, sans but, il souffre comme la bête qu'on égorge à l'abattoir. Ah! la belle consolation!

Replacez Dieu-Providence sur la scène du monde de la douleur : soit, le mystère subsiste, vous ne parvenez pas à saisir pourquoi Lui, infiniment bon, et infiniment sage, a permis l'infortune qui vous écrase. Mais, enfin, vous savez qu'Il l'a permise et vous avez le droit de lui faire confiance dans un total abandon. Je ne comprends pas, Seigneur, vos pensées dépassent les miennes, je suis prisonnier du temps, je n'ai pas vue sur l'éternel, le lien qui rattache cette épreuve à mon éternel bonheur m'échappe. Mais, Vous le savez, Vous, Science infinie, Sagesse infinie, Amour infini, Justice infinie : je me livre à Vous, je confesse votre Nom, je crois à votre Amour au milieu de mes larmes et de mes souffrances. Dire cela devant le Dieu crucifié aux quatre membres abîmé dans la plus épouvantable agonie, n'est-ce pas l'unique, la vraie consolation.

Mais, rendons ici la parole à l'éloquent Evêque :

« Il y a une autre réponse encore, et c'est celle de saint Paul : « J'achève en ma propre chair ce qui manque aux souffrances du Christ » (Col. I, 26). Les âmes d'élite la comprennent et parfois, dans les plus dures épreuves, la crient en accents d'une incomparable noblesse. Un jour, racontait Mgr Lemaître au Congrès de Carthage, on me présente, au Soudan, une pauvre femme veuve qui venait de perdre son unique enfant. En la consolant je lui dis : « J'espère que vous ne vous êtes pas révoltée. » A ces mots, la mère se redresse, ses yeux se mouillent et elle répond : « Pourquoi voudrais-tu que mon cœur se révolte parce que le Bon Dieu a pris mon enfant? Chaque jour, à la consécration de la messe, je lui disais : Mon Dieu, tu m'offres ton Fils, je t'offre le mien. Comment veux-tu que je me révolte? Crois-tu donc, mon Père, que mon don n'était pas sincère? » Cette résignation sublime d'une âme broyée par la douleur, mais embrasée de l'amour divin, dépasse toute grandeur; pour de telles âmes, le problème de la souffrance n'existe plus. »

* * *

« Et puisque tous, amis de la paix, nous redoutons des cataclysmes qui bouleverseraient de nouveau le monde, rappelons aussi bien que la religion est une garantie de paix. Quand l'amour de Dieu ne régit plus le cœur humain, ce cœur se remplit d'amour égoïste et violent. « Il n'y a rien de plus sociable que l'homme par nature, il n'y a rien de plus insociable par corruption », a écrit saint Augustin. En combattant l'égoïsme et la corruption dans tous les domaines, la religion est donc un puissant facteur de paix.

« Elle l'est encore d'une autre manière, en harmonisant dans les âmes deux sentiments dont la conciliation n'est pas toujours aisée, l'amour de la patrie et l'amour du genre humain tout entier. Sans l'influence religieuse, facilement on négligera ses devoirs envers l'étranger, surtout s'il est peu sympathique, pour adopter la doctrine matérialiste et barbare de la lutte pour la vie; ou bien, à l'extrême opposé, on sous-estimera les devoirs envers la patrie, au risque de la priver de ses moyens légitimes d'expansion et de défense. Par ses enseignements sur l'amour fraternel et l'amour patriotique, la religion éloigne le double danger d'un nationalisme exacerbé et d'un internationalisme rêveur, et rend

plus ainsi efficace la prière qu'elle met sur les lèvres des prêtres et des fidèles : « O Dieu, de qui viennent les volontés saintes, » les conseils droits et les œuvres justes, accorde à tes serviteurs » cette paix que le monde ne peut donner, afin que nos temps, » par ta protection, jouissent d'une douce tranquillité. »

Après avoir réuni en faisceau ces fortes et convaincantes pensées, l'évêque de Tournai a bien le droit de conclure : « Aussi longtemps que l'on n'aura pas supprimé la dépendance absolue de la créature vis-à-vis de Dieu, la liberté avec la lutte entre le bien et le mal, l'ardent désir du bonheur et la soif de l'infini, on ne pourra se passer de religion. »

Et la tâche du docteur serait achevée, s'il ne jugeait utile de rencontrer quelques bobards assez répandus parmi les pense-petit. Nous nous bornons à les indiquer d'un mot.

« Soit, il faut de la religion, *mais toutes les religions sont bonnes.* »

Il est vrai, qu'avec une solide bonne foi et moyennant l'invincible ignorance, on peut se sauver dans une fausse religion. Mais aller jusqu'à soutenir que l'on peut servir Dieu, non comme Il l'a prescrit, mais, chacun, à sa mode, selon ses caprices et que Dieu reste indifférent au vrai comme au faux, au bien comme au mal, c'est pousser un peu trop loin la permission de divaguer.

Autre bobard, la religion est démodée, périmée, beaucoup s'en passent. Donc — votre donc est un sot, Monsieur, — elle n'est plus obligatoire. Tout cela est absolument faux, en dépit de la Russie et du Mexique, où il faut qu'on la persécute pour essayer de l'étouffer, en dépit, chez nous, de masses ouvrières asservies au socialisme et cependant plus profondément attachées au culte ancestral qu'on ne le pense. A preuve le renouveau religieux des élites intellectuelles en maintes contrées, la célébration des grandes fêtes restées si populaires, les assises splendides des Congrès eucharistiques internationaux, événements mondiaux que les siècles antérieurs ont ignoré, Chicago, Sydney, Carthage, Dublin, Buenos-Ayres; à preuve surtout l'efflorescence inégalée jusqu'ici des missions lointaines, le prestige grandissant de la Papauté. A preuve, les prouesses de l'Action catholique en tous pays, notamment en Belgique, notamment dans le vivant diocèse de Tournai, dont nous n'oublierons jamais les splendides Congrès eucharistiques de Binche et de Soignies, ni les solennités incomparables de saint Eleuthère.

Puisse ce nouveau coup de clairon du vaillant Evêque stimuler le courage de son vaillant clergé et de ses dociles ouailles!

J. SCHYRGENS.

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

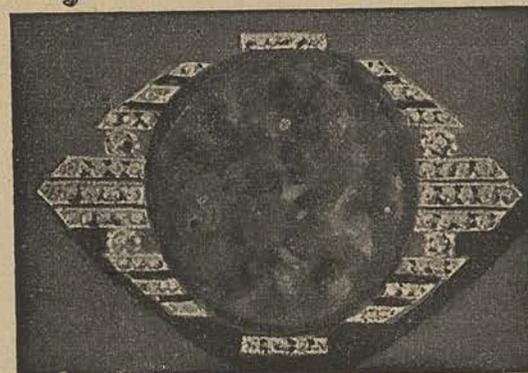
Téléphone 17.35.79

13. RUE ROYALE
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

36, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Téléphone 11,88,69



Ateliers de Photogravure

J. Braun-Kivits

CLICHÉS-DESSINS

pour TOUTES INDUSTRIES

Téléphone : 26.36.55 Chèques postaux : 13.11.64
24, rue Vandermaelen, BRUXELLES (Ouest).

Tous Travaux en noir et en couleurs

Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880



Fabrique et Bureaux :

RUE MERTENS, 44

Téléphone 502.17

BORGERHOUT

Dépôt :

MARCHÉ ST-JACQUES, 94

Téléphone 816.64

ANVERS

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale • Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr. 1.000.000.000.00
RÉSERVE fr. 1.116.933.000.00

FONDS SOCIAL fr. 2.116.933.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Emile Francqui, Gouverneur;
Alexandre Galopin, Vice-Gouverneur;
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Félicien Cattier, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.